



**ROME  
GRONDE  
SOUS LE BALLAST**  
**SARAH BERN**

# Rome gronde sous le ballast

*Par Sarah Bern*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Switchman de l'Ombre	4
Chapitre 2 : Les Augures de Silicium	8
Chapitre 3 : Le Sang sur le Ballast	13
Chapitre 4 : L'Audience du Wagon-Sénat	18
Chapitre 5 : La Vision du Styx	23
Chapitre 6 : Infiltration à Haute Tension	28
Chapitre 7 : Duel sur le Toit du Monde	33
Chapitre 8 : Le Secret du Colosse	38
Chapitre 9 : L'Abîme du Troisième Rail	43
Chapitre 10 : La Trahison des Signaux	47
Chapitre 11 : Le Siège de la Station Terminus	52
Chapitre 12 : Le Sacrifice de l'Aiguilleur	57
Chapitre 13 : Le Silence des Tunnels	61

# Chapitre 1

## Le Switchman de l'Ombre

L'air n'était plus qu'une mélasse de suie et de soufre, une exhalaison fétide recrachée par les poumons de pierre de la Ville Éternelle, là où les racines de Paris s'entremêlaient aux fondations d'une Rome ressuscitée dans le fer. Marcus Valerius, le torse enserré dans un plastron de bronze dont la patine verdâtre luttait contre le jaune criard d'une chasuble de chantier en lambeaux, observait le gouffre. Ses doigts, calleux et tachés d'un cambouis aussi noir que l'humeur d'un empereur déchu, caressaient le levier d'aiguillage. C'était une pièce d'airain massif, forgée dans les ateliers des basses-fosses, dont le pommeau représentait la tête hurlante d'une Gorgone. Sous ses pieds, le ballast frémissait. Ce n'était pas encore le tonnerre, juste un murmure, une vibration fielleuse qui remontait le long de ses tibias, traversant les semelles de ses caligae renforcées de plaques de caoutchouc récupérées sur des pneus de camions de surface.

Le silence de la galerie fut soudain dévoré par un grincement strident, celui du métal supplicé contre le métal. La Rame-Esclave arrivait.

Elle surgit de l'obscurité comme une bête de l'Apocalypse, un convoi de wagons de fonte rivetée, dont les flancs portaient encore les stigmates des combats de rue et les graffitis en alphabet latin qui célébraient la gloire du Divin Sénat. À travers les grilles étroites qui servaient de fenêtres, Marcus devinait les silhouettes des damnés, ces hommes et ces femmes dont la seule fonction était de pédaler sur les dynamos de fond de cale ou de pelleter le charbon dans les fournaies qui alimentaient la vapeur de secours. L'odeur les précédait : un relent de sueur rance, d'urine et d'ozone. C'était le parfum de la Ligne 4, le sillage de la servitude.

Marcus tira sur le levier. Ses muscles, saillants sous la peau tannée par l'absence de soleil, se gonflèrent. Le mécanisme de l'aiguille, grippé par des décennies de sédiments et de poussière de travertin, résista. Il grogna, un son animal qui se perdit dans le vacarme du convoi approchant. Dans son esprit, le rythme du ballast devint une scansion, le battement d'un tambour de galère. \*Ictu, ictu, ictu.\* Le fer céda enfin dans un claquement sec, et la rame dévia vers le tunnel sud, là où les marchés aux esclaves de Châtelet-Les-Halles attendaient leur cargaison de chair fraîche.

Une fois le dernier wagon passé, laissant derrière lui un nuage de particules étincelantes, le calme revint, plus lourd encore qu'auparavant. Marcus s'essuya le front du revers de la main, laissant une traînée de graisse sur sa cicatrice. Ses yeux, d'un gris d'orage, s'habituaient à nouveau à la pénombre. Depuis son retour de la Rame Disparue, l'obscurité n'était plus pour lui un voile, mais une texture, un relief composé de nuances de pourpre et de bleu électrique. Il voyait les courants thermiques s'élever des rails chauffés à blanc, il voyait les spectres de l'ancienne cité flotter comme des fumerolles au-dessus des dalles de pierre.

Il s'apprêtait à regagner sa guérite, un abri de briques réfractaires niché dans un renforcement de la paroi, quand un son incongru frappa son tympan. Ce n'était pas le goutte-à-goutte habituel des infiltrations de la Seine, ni le grattement des rats-légionnaires qui infestaient les bas-côtés. C'était un cliquetis sec, rythmé, provenant du vieux panneau de signalisation à lampes à vide qui trônait sur le mur opposé.

Ce panneau appartenait à la "Voie Morte", un tunnel muré depuis le règne de l'Empereur-Préfet précédent, que les légendes disaient hanté par les mânes de ceux qui s'y étaient perdus. Marcus s'approcha, ses pas étouffés par la couche de poussière millénaire. Les ampoules de verre, jaunies et poussiéreuses, s'allumèrent brusquement. Elles ne clignotaient pas selon le code standard des aiguilleurs. C'était une pulsation nerveuse, une série d'éclats brefs suivis de longs silences, comme le râle d'un mourant tentant de formuler un dernier vœu.

— Par les entrailles de Pluton... murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un craquement de parchemin.

Il posa sa main sur le boîtier de fonte. Le métal était brûlant, parcouru d'une énergie qui ne provenait pas du Troisième Rail. C'était un signal crypté, une fréquence oubliée qui résonnait dans ses os. Il reconnut la cadence. C'était le code des anciens tribuns, celui qu'on n'utilisait que pour annoncer l'imminence d'une purge ou la chute d'une citadelle. Mais ici, dans les tréfonds de la Ligne 4, il n'y avait plus de citadelle à défendre, seulement un empire de rouille qui se dévorait lui-même.

Soudain, le signal changea. Les lampes virèrent au rouge sang, illuminant les parois de la galerie d'une lueur sinistre. Les ombres des piliers de soutien s'étirèrent comme des doigts crochus cherchant à le saisir. Dans le grésillement de l'électricité statique, une voix sembla s'élever, portée non par l'air, mais par la vibration même du sol. Ce n'était qu'un murmure, une plainte qui semblait venir de l'autre côté du Styx.

\*« Valerius... Le feu de Jupiter s'éteint... Le Grand Incendie commence dans le ventre de la bête... »\*

Le tribun déchu recula, son cœur cognant contre son plastron de bronze comme un captif contre les barreaux de sa cage. Il connaissait cette voix. C'était celle de l'ombre, celle qu'il avait entendue dans le wagon fantôme avant que les eaux noires ne l'engloutissent. Le signal s'interrompit brusquement. Les ampoules éclatèrent les unes après les autres dans un petit bruit de verre pilé, plongeant la section dans une obscurité presque totale, si ce n'était pour la lueur résiduelle du ballast qui mourait lentement.

Marcus resta immobile, le souffle court. L'odeur d'ozone s'était intensifiée, mêlée maintenant à une senteur plus ancienne, celle du papyrus brûlé et de l'encens sacrificiel. Il savait ce que cela signifiait. Le Sénat clandestin, ces vieillards drapés de

toges de soie synthétique qui dirigeaient les destinées de la ville depuis les salles de contrôle climatisées de la Station Terminus, venait d'activer quelque chose. Le Troisième Rail, l'artère divine qui distribuait la vie et la mort à travers tout le réseau, était en train de muter.

Il ramassa sa lampe à acétylène, la fit jaillir d'une étincelle nerveuse. La flamme vacillante éclaira son visage taillé dans le granit, accentuant la profondeur de la balafre qui lui barrait le front. Il ne pouvait plus rester ici à attendre le passage de la prochaine rame. Si le signal venait de la Voie Morte, c'est que le sceau impérial avait été brisé.

Il se tourna vers l'obscurité du tunnel condamné. Là-bas, derrière les décombres et les plaques de fer soudées, battait peut-être encore le cœur d'une Rome qui n'avait pas oublié le sens du mot honneur. Ou peut-être n'y avait-il que le vide, prêt à l'aspirer une seconde fois.

Il ajusta la sangle de son plastron, sentant le poids familier de son glaive court — une lame de ressort de camion affûtée jusqu'à l'excellence — battre contre sa cuisse. Il n'était plus un simple aiguilleur, plus une simple pièce dans l'engrenage de l'Empire souterrain. Il redevenait le tribun, le traqueur d'ombres.

Alors qu'il s'enfonçait dans la galerie interdite, le ballast derrière lui recommença à vibrer. Mais cette fois, ce n'était pas le bruit d'un train. C'était le grondement sourd d'une terre qui s'apprête à s'ouvrir, le tumulte d'une Rome qui, sous le poids de son propre ballast, s'apprêtait à hurler sa douleur une dernière fois avant le Grand Incendie. Marcus Valerius disparut dans les ténèbres, là où le fer rencontre le mythe, ne laissant derrière lui que l'écho de ses pas sur la pierre froide et le sifflement persistant d'une foudre captive qui cherchait sa liberté.

# Chapitre 2

## Les Augures de Silicium

La sueur qui perlait sur le front de Marcus Valerius n'était pas celle de la peur, mais celle d'un monde qui s'essore sous le poids de sa propre démesure. Dans ces boyaux de calcaire et de fer que les hommes de la surface nommaient encore, par une habitude moribonde, les galeries du métropolitain, l'air avait la consistance du suif. Il avançait, le buste légèrement incliné, évitant les stalactites de calcite qui pointaient vers le sol comme les doigts décharnés de spectres géologiques. Ses bottes de cuir bouilli, renforcées de plaques de plomb pour ne point succomber aux morsures du courant, s'enfonçaient dans un ballast noir, gras d'une huile millénaire.

Le signal vibrait contre son avant-bras. Ce n'était point une onde invisible, mais un tressaillement de la chair, une pulsation transmise par le bracelet de cuivre qu'il avait dérobé aux archives de la Station Terminus. Chaque battement le guidait plus loin vers les marges, là où le plan officiel de la Régie s'effaçait au profit de ratures à l'encre de seiche, là où les murs de briques rouges cédaient la place à des blocs de travertin brut, arrachés aux entrailles d'une Rome que le bitume parisien n'avait jamais réussi à étouffer tout à fait.

Il franchit une arche dont la clé de voûte était ornée d'un crâne de loup en bronze, rongé par le vert-de-gris. Ici, le grondement des rames-esclaves se transformait en un bourdonnement de ruche, une fréquence basse qui faisait s'entrechoquer ses dents. Il n'y avait plus de néons, seulement des lampions de suif disposés dans les niches creusées dans la roche, dont la flamme vacillante léchait des fresques représentant des triomphes oubliés : des chars de fer traînés par des captifs en chasubles orange, des aigles de silicium planant au-dessus de cités de verre en flammes.

Puis, le silence tomba, aussi lourd qu'un linceul de lin mouillé.

Au centre d'une rotonde où convergent les câbles de haute tension comme les nerfs d'un titan écorché, il la vit. Elle était assise sur un trône de bakélite noire, entourée de moniteurs cathodiques dont l'écran ne diffusait qu'une neige argentée, un brouillard de pixels qui semblait danser au rythme de sa respiration. Livia Alpha ne portait point de toge, mais des voiles de fibre optique qui scintillaient d'une lueur bleutée, laissant deviner une peau d'une pâleur de marbre, presque translucide. Ses yeux étaient recouverts d'un bandeau de soie pourpre, mais Marcus sentit son regard peser sur lui avec la force d'une sentence impériale.

— Le Tribun du Rail a quitté son poste de garde, murmura-t-elle. Sa voix était un froissement de parchemin, un son qui semblait provenir de tous les haut-parleurs de la galerie à la fois. Tu cherches la source du cri, Marcus. Tu cherches à savoir pourquoi le fer se lamente sous les roues des convois.

Marcus fit un pas, sa main gantée de cuir se crispant sur la poignée de son glaive de ressort de camion. L'odeur de l'ozone et de l'encens de basilic lui montait à la gorge.  
— Le réseau se meurt, Livia. Le Troisième Rail ne charrie plus seulement la foudre de Jupiter, il charrie de la haine. J'ai vu les aiguillages se bloquer sans raison, j'ai vu des rames se diriger vers les puits de ventilation pour s'y jeter comme des bêtes aveugles. Parle. Qu'as-tu lu dans les entrailles du silicium ?

La Sybille inclina la tête. Elle tendit une main fine vers un pupitre de contrôle dont les manettes étaient sculptées en forme d'os de seiche. D'un geste lent, elle tourna un potentiomètre en laiton. Aussitôt, le brouillard des écrans se figea. Une voix d'airain, celle-là même qui annonce les arrêts dans les rames de la Ligne 4, résonna dans la salle, mais elle était distordue, ralentie, chargée d'une solennité terrifiante.

« Prochaine station : Châtelet. »

— Écoute bien, Marcus, dit Livia. Écoute ce que les oreilles des profanes ne perçoivent plus.

Elle modifia la fréquence. Le son s'étira, révélant des harmoniques cachées, des murmures glissés entre les syllabes du nom de la station. Ce n'était plus une annonce, c'était un verset.

« Châtelet... Le Castel de l'Enfer... Là où la terre se fend... Le sang des Justes abreuvera les traverses... Le cycle se clôt dans le soufre... »

Marcus recula, heurtant une pile de vieux isolateurs en porcelaine qui s'effondra dans un fracas de verre brisé.

— C'est impossible. Ces annonces sont gravées dans le métal des puces, elles sont immuables.

— Rien n'est immuable pour qui sait lire le flux, rétorqua la Sybille en se levant. Son corps était frêle, mais elle dégageait une autorité qui aurait fait plier un légat. Le Sénat n'utilise plus les ondes pour diriger la plèbe, Marcus. Ils utilisent le Verbe. Chaque message diffusé sur les quais est une incantation de basse fréquence destinée à préparer les esprits au Grand Incendie. Ils ne veulent pas seulement brûler la ville d'en haut pour que Rome renaisse en bas. Ils veulent consumer l'âme de ceux qui errent dans ces tunnels pour en faire le combustible de leur éternité.

Elle s'approcha de lui, ses voiles de lumière frôlant le sol poussiéreux. Elle posa ses doigts glacés sur le plastron de bronze de Marcus, là où le métal était encore marqué par les coups des émeutes de la Station Nord.

— Le Troisième Rail va être surchargé à la prochaine lune. Jupiter va vomir son feu non pas pour éclairer, mais pour purger. Les centurions du Sénat ont déjà commencé à sceller les sorties de secours avec du ciment à prise rapide. Ils transformeront le réseau en un immense four crématoire de travertin et d'acier.

Marcus sentit une rage froide l'envahir, une sensation qu'il n'avait pas éprouvée

depuis qu'il avait vu sa propre légion se dissoudre dans les eaux noires du Styx sous la Seine. Il regarda les écrans, où des schémas de circulation commençaient à dessiner des runes complexes, des schémas de sacrifice à l'échelle d'une métropole.

— Pourquoi me dire cela ? Je ne suis qu'un aiguilleur déchu, un homme qui passe ses journées à compter les wagons pour ne pas compter ses regrets.

— Parce que tu es le seul dont les yeux ont été lavés par l'ombre de la Rame Disparue, Marcus. Tu as vu l'autre rive. Tu ne crains plus l'obscurité, car tu en fais partie.

Elle retira son bandeau de soie. Là où auraient dû se trouver des yeux, il n'y avait que deux cavités d'un noir absolu, au fond desquelles brillaient de minuscules étincelles de courant vert, comme les diodes d'un serveur en attente.

— Va vers la Station Fantôme de Croix-Rouge, ordonna-t-elle. C'est là que les prêtres du Rail stockent le fluide nécessaire à l'embrassement. Si tu parviens à détourner le courant vers les égouts de la Bièvre, tu pourras étouffer le feu avant qu'il ne naisse. Mais sache une chose, Tribun : le prix à payer ne sera pas de l'or, ni même ta vie. Ce sera ton humanité. Pour sauver la cité, tu devras devenir la machine que tu as toujours refusé d'être.

Le sol trembla violemment. Au loin, le sifflement d'un freinage d'urgence déchira l'air, suivi d'un cri de métal supplicié qui dura plusieurs secondes. Livia Alpha se rassit sur son trône, les pixels de ses écrans recommençant à tourbillonner frénétiquement.

— Ils arrivent, Marcus. Les Prétoriens de la Maintenance ont senti ta présence. Fuis par la gaine de ventilation du secteur sept. Et n'oublie jamais : le ballast ne ment jamais, il ne fait que retenir la vérité sous ses pierres.

Marcus ne répondit pas. Il ajusta la sangle de son glaive, sentant le froid du bronze contre sa hanche. Il jeta un dernier regard à la Sybille, silhouette spectrale perdue dans les reflets bleutés du silicium, avant de s'élancer dans l'obscurité du tunnel. Derrière lui, les haut-parleurs de la salle se remirent à grésiller, diffusant une voix

monotone qui répétait inlassablement : « Attention à la marche en descendant du train... Attention à la marche... »

Mais Marcus n'entendait plus que le mot « Abîme ». Et l'abîme, il le savait maintenant, était sa seule destination. Ses pas résonnaient sur la pierre froide, chaque foulée l'éloignant de la lumière mourante des lampions pour le plonger dans le ventre de la bête de fer, là où le destin de Rome se jouait dans le silence des câbles et l'odeur de la graisse rance. Il ne restait que le fer, le sang et la prophétie.

# Chapitre 3

## Le Sang sur le Ballast

L'air s'épaississait à mesure que Marcus progressait vers le cœur névralgique de la Station Terminus, une exhalaison fétide mêlant le soufre des profondeurs, la sueur rance des cohortes et l'ozone brûlé qui s'échappait des foudres captives du Troisième Rail. Sous ses caligae ferrées, le ballast ne crissait plus ; il semblait gémir, un tapis de pierres concassées imbibées de l'huile noire des siècles. Les parois de travertin, jadis blanches comme l'albâtre des palais impériaux, étaient ici lépreuses, rongées par l'humidité des suintements de la Seine et striées de longues traînées de suie que les esclaves-frotteurs ne parvenaient plus à effacer.

Il déboucha sur le quai de la Voie Sacrée au moment où la cloche d'airain de la station sonnait la troisième veille. Le son, lourd et sépulcral, ricochait contre les voûtes de béton armé, étouffant un instant le vrombissement sourd des rames qui dormaient dans les remises latérales. La lumière était une insulte aux yeux : des globes de verre soufflé, alimentés par les spasmes de la foudre, projetaient une clarté crue, blafarde, qui découpait les ombres avec une violence de couperet.

Au centre du quai, le Préfet Cassan trônait. Il n'était pas un homme, mais une excroissance du pouvoir de Rome, une silhouette drapée dans une toge de lin pourpre dont les bords traînaient dans la poussière de fer. Son visage, lisse et cireux comme celui d'un mort, était encadré par les gardes de l'Inquisition. Ces derniers, sanglés dans des chasubles de cuir bouilli et de plaques de bronze noirci, tenaient leurs lances de choc à deux mains, les pointes crépitant d'une énergie bleutée.

« Le tribut de la maintenance est insuffisant, » déclara Cassan. Sa voix n'avait pas besoin de crier pour porter ; elle rampait sur le quai comme un gaz lourd. « Les

rouages de l'Empire grincent. La friction est un péché contre la fluidité de la Ville Éternelle. Si le métal ne glisse plus, c'est que le sang manque pour l'oindre. »

Marcus se figea dans l'ombre d'un pilier de fonte. Il vit alors la ligne de condamnés, des graisseurs de rails, des enfants pour la plupart, chétifs, la peau incrustée de graphite et de graisse animale. Ils tremblaient, leurs mains noires serrant des chiffons inutiles. Parmi eux, un gamin ne dépassant pas la taille d'un bouclier de légionnaire levait des yeux fiévreux vers le Préfet. Il tenait encore sa burette d'huile, un ustensile de fer-blanc cabossé.

Cassan désigna l'enfant d'un doigt ganté de soie. « Celui-ci. Ses articulations sont lentes. Il a laissé la rouille gagner le boggie de la rame de l'Aube. C'est un sabotage de la volonté divine. »

Un licteur s'avança, le pas pesant. Il saisit l'enfant par la nuque, le soulevant comme une bête de somme destinée à l'abattoir. Les autres graisseurs reculèrent dans un froissement de tuniques loqueteuses, leurs regards baissés vers le ballast, cherchant dans les pierres une clémence que le ciel de pierre ne leur accorderait jamais. Le licteur dégaina un glaive court, une lame de fer froid dépourvue d'ornements, conçue pour la besogne brute.

Le sang de Marcus ne fit qu'un tour, un reflux brûlant qui monta de ses entrailles jusqu'à ses tempes. Il sentit le poids du bronze sur son torse, la morsure de la cicatrice qui lui barrait le front, souvenir d'un temps où Rome avait encore un sens. Il ne réfléchit pas en fonction de la stratégie, mais selon la loi de l'acier qui l'habitait.

Il jaillit de l'obscurité.

Le premier garde n'eut pas le temps de pivoter. Marcus le percuta de l'épaule, un choc sourd de métal contre cuir qui envoya le licteur rouler sur les rails électrifiés. Un arc électrique jaillit, une décharge blanche et aveuglante qui grilla l'homme

instantanément dans une odeur de chair brûlée. Marcus était déjà sur le second. Son glaive, tiré du fourreau dans un sifflement de soie, décrivit un arc de cercle parfait. La lame ne trancha pas seulement l'air ; elle trancha l'arrogance de l'Inquisition. Le bras du bourreau, celui qui tenait le gamin, tomba sur le ballast, la main crispée encore agitée de soubresauts nerveux.

L'enfant s'effondra, muet de terreur, tandis que Marcus se postait devant lui, les jambes ancrées dans la pierre, le buste penché en avant comme un dogue protégeant sa proie.

« Assez de sang pour ce soir, Cassan, » cracha Marcus. Sa voix était un râle de gravier broyé. « La maintenance ne se fait pas dans les veines des innocents. »

Le Préfet ne recula pas. Un sourire imperceptible, une simple tension de ses lèvres exsangues, étira ses traits. « Valerius. Le survivant du Styx. Je sentais l'odeur du limon et de la défaite sur toi depuis ton retour. Tu crois que ton honneur de tribun a encore cours ici, sous la terre ? Ici, la seule loi est celle de la tension et de la décharge. »

Cassan leva la main. Les licteurs restants, une douzaine, formèrent une demi-lune, abaissant leurs lances. Les pointes d'acier s'illuminèrent d'un éclat maléfique. Marcus sentit les poils de ses bras se hérissier sous l'effet de l'électricité statique qui saturait l'atmosphère. Il savait que son glaive de bronze ne ferait pas le poids face à la foudre de Jupiter domestiquée par ces fanatiques.

« Tu as choisi ton déraillement, Marcus, » murmura Cassan. « Que l'Inquisition purge la scorie. »

Un licteur s'élança, sa lance projetant un jet d'étincelles. Marcus esquiva par une torsion du buste, sentant la chaleur de l'éclair frôler son plastron. Il saisit le gamin par le col de sa tunique crasseuse et le projeta derrière un pilier massif. D'un revers de

lame, il para un coup de pointe, mais le choc électrique remonta le long de son bras, engourdissant ses muscles, transformant ses nerfs en fils de feu.

Il rugit, une clameur antique qui sembla réveiller les échos des légions disparues dans les boyaux du métro. Il ne frappait plus pour tuer, mais pour survivre, pour gagner chaque seconde contre l'inexorable. Il utilisa le terrain, glissant entre les pylônes, se servant de l'ombre pour disparaître et réapparaître tel un spectre des catacombes. Il trancha un tendon, brisa une rotule d'un coup de pommeau, mais ils étaient trop nombreux.

Le Préfet Cassan observait la scène avec une curiosité presque scientifique, ses mains jointes dans ses manches larges. « Regardez-le, » dit-il aux quelques curieux qui osaient lever les yeux. « Le dernier rempart d'une Rome qui n'existe plus. Il se bat pour un graisseur de rails alors que le monde s'apprête à être purifié par le Grand Incendie. Quelle tragique perte de mouvement. »

Marcus était acculé au bord du quai. Derrière lui, le gouffre de la voie, le Troisième Rail qui bourdonnait comme un frelon géant. Devant lui, la forêt de lances. Le gamin, blotti dans un recoin, le regardait avec une dévotion terrifiée. Marcus sentit la sueur couler sous son casque, piquant ses yeux. Son cœur battait au rythme des pistons de la station, une cadence de forge qui menaçait de rompre sa poitrine.

Soudain, un grondement sourd monta des profondeurs du tunnel ouest. Ce n'était pas le bruit d'une rame ordinaire. C'était une vibration basse, infra-humaine, qui fit trembler les dalles de travertin et tinter les verrières. Les licteurs hésitèrent, leurs regards dérivant vers l'obscurité d'où provenait le souffle.

« La Rame Disparue... » murmura l'un des gardes, la voix tremblante.

Marcus profita de cette seconde de flottement. Il ne regarda pas derrière lui. Il savait ce qui arrivait. Il ramassa l'enfant d'un bras puissant, l'enserrant contre son flanc, et

fixa Cassan.

« La vérité ne reste pas sous les pierres, Préfet. Elle finit toujours par remonter. »

D'un bond athlétique, Marcus se jeta dans le vide du tunnel, emportant le gamin dans sa chute, juste au moment où une rafale de vent brûlant, chargée d'une odeur de poussière millénaire et de fleurs de cimetière, s'engouffrait sur le quai. Les lumières de la station vacillèrent, virant au rouge sang, tandis que les cris des licteurs étaient couverts par le hurlement du métal hurlant contre le métal.

Dans les ténèbres du ballast, Marcus Valerius venait de déclarer la guerre à l'Empire. Et le ballast, pour la première fois, semblait accepter son offrande.

# Chapitre 4

## L'Audience du Wagon-Sénat

Le froid n'était pas celui de l'hiver, mais celui des pierres qui n'ont jamais connu le baiser du soleil. Marcus Valerius sentait le fer mordre ses poignets, des manilles d'acier brut rouillées par l'humidité des suintements, dont le cliquetis résonnait contre les parois de travertin. Il marchait entre deux licteurs dont les visages étaient dissimulés sous des masques de bronze à l'effigie de Janus, leurs tuniques de cuir bouilli craquant à chaque pas pesant sur le ballast. L'odeur était celle de la fin des temps : un mélange de graisse rance, de poussière de charbon et d'encens bon marché que l'on brûlait pour apaiser les dieux des machines.

Ils débouchèrent dans une nef dont la voûte immense, autrefois de béton gris, était désormais tapissée de mosaïques de verre brisé représentant les constellations perdues. Là, sur une voie de garage isolée, reposait le Wagon-Sénat. C'était une relique de métal sombre, une carcasse de fer forgé et de rivets, dont les flancs étaient ornés de faisceaux de licteurs en relief. Des torches fichées dans des supports de cuivre projetaient des ombres dansantes sur les parois, tandis que des tubes de verre, emplis d'un gaz rare qui grésillait d'une lueur rouge sang, illuminaient l'entrée du convoi.

Les portes coulissantes s'écartèrent dans un sifflement de vapeur pneumatique. Marcus fut poussé à l'intérieur. L'air y était plus lourd encore, saturé par la chaleur de braseros de charbon. Le sol n'était plus de linoléum, mais de dalles de marbre blanc veiné de noir, fixées à même le châssis du wagon. Le long des parois, sur des banquettes de velours pourpre mangées par les mites, siégeaient les Pères Conscrits. Ils portaient des toges d'un blanc immaculé qui tranchait cruellement avec la noirceur des tunnels, mais leurs mains, qui émergeaient des plis de laine, étaient tachées de

l'huile noire des engrenages.

Au centre, sur une chaise curule faite de rails de chemin de fer entrelacés, siégeait le Princeps Senatus, un homme dont la peau ressemblait à du parchemin trop tendu sur un crâne d'ivoire. Ses yeux, voilés par la cataracte, semblaient pourtant sonder l'âme de Marcus.

« Le centurion qui a vu le Styx et qui en est revenu avec l'audace de la rébellion », murmura le vieillard. Sa voix était comme le glissement de deux pierres l'une contre l'autre. « Approche, Valerius. Contemple la gloire de ce que tu tentes de briser. »

Marcus releva la tête, la mâchoire serrée. Une goutte de sang séché, héritage de sa fuite dans les conduits d'aération, s'effrita sur sa pommette. « Je ne vois qu'un tombeau de fer, Sénateur. Une relique qui refuse de mourir et qui étouffe les vivants sous son poids. »

Un murmure d'indignation parcourut l'assemblée. Un sénateur plus jeune, dont le cou était orné d'un torque de cuivre symbolisant sa maîtrise sur les courants électriques, se leva. Ses doigts jouaient nerveusement avec un stylet d'airain.

« Tu parles de vie, Valerius, alors que tu n'es qu'un rouage dans la mécanique de l'éternité », cracha le jeune homme. « Nous ne cherchons plus à gouverner cette fange que vous appelez peuple. Nous ne cherchons plus à maintenir l'ordre dans ces couloirs où l'humanité s'entasse comme du bétail entre deux rames. Rome mérite mieux qu'une lente agonie dans l'obscurité. »

Le Princeps fit un geste lent de la main, imposant le silence. Il désigna du doigt une grille de fer au sol, à travers laquelle on apercevait, quelques pouces plus bas, le Troisième Rail. Il ne brillait pas de l'éclat habituel. Il pulsait d'une lumière blanche, féroce, presque insoutenable, comme si la foudre de Jupiter elle-même y avait été emprisonnée.

« Regarde-le, Marcus », dit le vieillard avec une sorte de ferveur mystique. « L'Artère de Jupiter. Elle transporte la volonté du Capitole jusqu'aux confins des tunnels morts. Mais le courant faiblit. L'Empire s'épuise. La rouille gagne le cœur des hommes. Nous avons décidé que le temps de la maintenance était révolu. »

Marcus sentit un frisson glacé parcourir son échine, malgré la chaleur des braseros. « Que voulez-vous dire ? »

Le Sénateur au torque s'approcha, un sourire cruel étirant ses lèvres fines. « Le Grand Incendie, Centurion. Nous allons court-circuiter le Troisième Rail. Pas seulement ici, mais sur l'ensemble du réseau. Une surcharge massive, une décharge divine qui transformera chaque câble, chaque fil, chaque rail en un filament incandescent. »

Il fit un geste circulaire, embrassant l'obscurité au-delà des parois du wagon. « Les stations deviendront des fours crématoires. Le bitume de la surface fondra et coulera dans les bouches de métro comme de la lave. La ville d'en haut et la ville d'en bas s'uniront dans une seule et même colonne de feu purificateur. »

« Vous allez massacrer des millions d'âmes », dit Marcus, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. « Vos propres esclaves, vos propres soldats... »

« Nous allons offrir une fin digne à un monde indigne », coupa le Princeps. « De la cendre naîtra une Rome nouvelle, une Rome de métal purifié, sans la vermine qui l'infeste aujourd'hui. Nous, nous attendrons dans les Sanctuaires Profonds, derrière les portes de plomb que la chaleur ne peut franchir. »

Le wagon tressaillit violemment. Le bruit d'une rame passant sur une aiguille défectueuse fit vibrer les dalles de marbre. Marcus regarda les visages autour de lui. Il n'y vit ni doute, ni pitié. Il n'y avait que la folie froide de ceux qui se prennent pour des architectes du chaos. Ils ne voulaient plus de l'Empire ; ils voulaient l'Apothéose

par le feu.

« Et pourquoi me dire cela ? » demanda Marcus, cherchant du regard une issue, une faiblesse dans la structure du wagon.

Le Princeps se pencha en avant, ses mains noueuses agrippant les accoudoirs de fer. « Parce que tu es le seul à connaître les chemins de la Rame Disparue. Le court-circuit doit être initié depuis le Nœud Central, là où les courants convergent sous le lit de la Seine. Les plans ont été perdus lors de la Grande Inondation. Mais toi... toi, tu y es allé. Tu as vu les fondations. Tu vas nous y conduire, ou tu regarderas le premier brasier consumer l'enfant que tu as tenté de sauver. »

Marcus sentit le poids de son plastron de bronze sur sa poitrine, chaque rivet semblant peser une tonne. Il se revit dans le noir absolu des tunnels morts, là où l'eau goutte sur les vieux rails comme les pleurs d'une divinité oubliée. Il comprit alors que le Sénat n'était pas seulement le gardien de l'ordre, mais le fossoyeur de la race humaine.

Le wagon accéléra. Le sifflement du vent contre la carcasse de fer devint un hurlement. À travers les fenêtres étroites, Marcus vit les parois du tunnel défiler, couvertes de graffitis en latin vulgaire et de traces de suie séculaire. La lumière rouge des néons se reflétait sur les visages de marbre des sénateurs, leur donnant l'apparence de démons de l'ancien monde.

« Le Troisième Rail demande un tribut, Valerius », reprit le Princeps. « Sois le sacrificateur, ou sois le sacrifice. »

Marcus ferma les yeux un instant. Il entendit, dans le lointain, le grondement sourd d'une rame fantôme, le souffle de la terre qui refuse de se taire. Il pensa à la morsure du froid, à la rugosité de la pierre, et à la petite main de l'enfant qu'il avait lâchée pour être conduit ici.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, son regard était aussi dur que le silex. Il n'était plus le tribun déchu, ni l'aiguilleur servile. Il était le fer qui rencontre l'enclume.

« Rome n'est pas dans vos murs de pierre, ni dans vos rails de fer », dit-il d'une voix qui couvrit le vacarme du convoi. « Elle est dans le dernier souffle de ceux que vous méprisez. »

D'un mouvement brusque, il utilisa le poids de ses manilles pour frapper le lecteur à sa droite à la tempe. Le bruit de l'os se brisant contre le métal fut sec et définitif. Avant que le second garde ne puisse dégainer son glaive court, Marcus s'était jeté en avant, non pas vers la sortie, mais vers le levier de freinage d'urgence, une barre de bronze massif qui trônait au bout du wagon.

Le Sénat hurla. Le Princeps se leva, sa toge flottant comme des ailes de corbeau.

Marcus agrippa le levier. Ses muscles saillirent sous sa veste de chantier, les fibres de lin de sa tunique se tendant à rompre. Dans un cri de rage, il tira.

Le wagon hurla. Les roues se bloquèrent sur le ballast, crachant des gerbes d'étincelles bleues qui illuminèrent la scène d'une clarté électrique. Les sénateurs furent projetés au sol, leurs toges blanches se souillant instantanément de la poussière accumulée depuis des siècles. Le marbre se fendit. Le Wagon-Sénat, ce temple roulant de la décadence, gémissait dans un fracas de métal torturé.

Dans le chaos, Marcus se redressa, les mains en sang, fixant le Troisième Rail qui, sous ses pieds, continuait de briller de cette lueur maléfique. La guerre n'était plus déclarée. Elle venait de consumer sa première offrande. Et dans l'obscurité du tunnel qui les engloutissait, le centurion savait que le chemin vers le Nœud Central serait pavé de cadavres et de fer rouge.

# Chapitre 5

## La Vision du Styx

La sueur qui perlait sur le front de Marcus Valerius n'était plus celle de l'effort, mais un suintement froid, une exsudation de peur mêlée à la poussière de travertin. Il s'enfonça dans l'obscurité, là où le ballast ne chantait plus sous le passage des rames-esclaves, là où le silence était si épais qu'il semblait s'enrouler autour de ses chevilles comme les linceuls d'une nécropole. Ses \*caligae\* de cuir épais, renforcées de clous de fer, heurtaient les traverses de chêne vermoulu avec un bruit sourd, un battement de cœur agonisant dans la carcasse de la ville.

Il avait quitté le fracas du déraillement, laissant derrière lui les gémissements des sénateurs et l'odeur de l'ozone brûlé. Il cherchait le vide. Il cherchait l'endroit où la Ligne 4 s'effaçait devant les boyaux oubliés, ces galeries que les ingénieurs-augures nommaient les Tunnels Morts. Ici, les parois n'étaient plus de briques vernissées, mais de blocs de calcaire cyclopéens, suintant une humidité fétide qui portait en elle le goût du Styx.

Marcus s'arrêta. Sa veste de haute visibilité, lacérée, ne jetait plus qu'un reflet dérisoire sur le bronze de son plastron. Il posa une main calleuse sur la paroi. La pierre vibrait. Ce n'était pas la vibration d'un moteur lointain, ni le passage d'un convoi de fret. C'était une pulsation organique, un bourdonnement de ruche colérique qui remontait le long de son bras, faisant grincer ses dents.

Ses yeux, ces orbes marqués par le passage de l'autre côté, commencèrent à brûler. L'obscurité ne fut plus noire. Elle devint un spectre de gris argentés, de violets profonds et de veines d'or électrique.

Soudain, le tunnel s'élargit. Le plafond se perdit dans des hauteurs insondables, soutenu par des piliers dont les chapiteaux étaient sculptés en formes de visages hurlants. Et là, au milieu du vide, elle apparut.

La Rame Disparue.

Elle ne roulait pas ; elle dérivait sur une nappe de brouillard cuivré, à quelques pouces au-dessus des rails de fer rouillé. Ce n'était plus le convoi de métal et de verre qu'il avait connu autrefois. Le temps et l'ombre l'avaient transmuté. Les wagons étaient faits d'un alliage de plomb et d'os, les fenêtres étaient des plaques de mica opaque derrière lesquelles s'agitaient des ombres informes. Marcus sentit l'air se raréfier, se charger de l'odeur de la chair rance et de la foudre.

Un souvenir, tranchant comme un glaive, lui déchira l'esprit. Il se revit jeune tribun, debout sur la plateforme arrière de ce même convoi, avant que le gouffre ne s'ouvre. Il entendit encore le cri des passagers alors que la réalité se déchirait.

Le convoi fantôme s'immobilisa dans un sifflement de vapeur soufrée. Les portes ne s'ouvrirent pas, elles se résorbèrent comme des plaies qui cicatrisent. Marcus s'approcha, chaque pas pesant une éternité. Il fixa le Troisième Rail qui courait le long de la rame. Il ne s'agissait plus d'une barre de fer inerte. C'était un nerf à vif, une artère translucide dans laquelle coulait un sang de lumière bleue, pulsant avec une violence insoutenable.

— Jupiter... murmura-t-il, sa voix s'étranglant dans sa gorge sèche.

Alors, la vision changea de plan. La matière même du tunnel devint transparente, révélant la structure occulte de l'Empire Subterranéen. Marcus vit le Troisième Rail s'étendre, non pas comme une infrastructure de transport, mais comme une chaîne. Un immense lacis de cuivre enserrant le monde. Et au centre de ce réseau, là où toutes les lignes convergeaient vers le Nœud Central, il vit l'Entité.

Ce n'était pas un dieu sur un trône de nuages. C'était une tempête captive. Une masse de pure énergie cinétique, un orage primordial réduit en esclavage, hurlant dans une cage de transformateurs et de condensateurs de la taille de cathédrales. Jupiter-Volt. Le Très Haut, le Tonnant, dépouillé de sa majesté pour devenir le moteur de la Rome de fer. Chaque étincelle qui jaillissait des frotteurs, chaque lumière qui éclairait les stations de marbre, chaque décharge qui actionnait les portes des prisons, était une goutte de sa sueur divine, un fragment de sa rage distillée.

Le Troisième Rail n'était pas la source. C'était la prison.

La Rame Disparue n'était que le collecteur de dîmes, le vaisseau chargé de ramasser les âmes dont le dernier souffle alimentait la turbine éternelle. Marcus vit les visages de ses anciens compagnons de la légion, encastrés dans les parois du wagon, leurs bouches ouvertes dans un cri muet, leurs nerfs connectés aux circuits de cuivre. Ils étaient devenus des résistances, des conducteurs, du combustible humain pour maintenir le flux.

Un vertige le saisit. La puissance de la vision menaçait de calciner ses rétines. Il comprit alors le dessein du Sénat. Le Grand Incendie qu'ils préparaient n'était pas une simple destruction. Ils voulaient briser la cage, non pour libérer le dieu, mais pour canaliser la décharge totale de Jupiter-Volt dans un seul instant de fureur purificatrice qui consumerait tout ce qui n'était pas de fer ou de pierre. Ils voulaient transformer Paris-Rome en un autel de verre fondu, où seule l'élite, protégée dans ses bunkers de plomb, survivrait pour régner sur un empire de cendres électriques.

— Vous ne le voyez pas... gronda Marcus, ses mains se crispant sur le pommeau de son glaive, caché sous sa veste. Vous ne voyez que la lumière, mais vous ignorez le cri du courant.

Une silhouette se détacha de la brume au bout du wagon fantôme. Une forme drapée

dans une toge de lin blanc, dont les bords étaient brûlés et noircis. Elle n'avait pas de visage, seulement un masque de théâtre romain en bronze froid.

— Marcus Valerius, dit la figure d'une voix qui résonna directement dans les os du centurion. Tu as bu l'eau de l'oubli et tu es revenu. Tu es le seul lien entre le monde du soleil et cet ergastule de fer.

— Qui es-tu ? demanda Marcus, luttant pour ne pas fléchir.

— Je suis le conducteur de ce qui ne peut être conduit. Je suis celui qui attend que le circuit se ferme. Regarde bien, Centurion. Le Troisième Rail demande son tribut. Si tu ne brises pas la chaîne, c'est toi qui deviendras le prochain segment de ce serpent de foudre.

La vision vacilla. La Rame Disparue commença à se dissoudre, se transformant en un tourbillon de poussière et d'étincelles. Le bruit du silence revint, plus lourd encore, écrasant. Marcus se retrouva seul dans le tunnel mort, agenouillé sur le ballast froid.

Ses doigts effleurèrent le sol. Il sentit le métal du rail sous sa paume. Il n'y avait plus de doute désormais. Chaque train qui passait, chaque rame qui transportait les plébéiens vers leurs travaux forcés, participait au supplice de la divinité enchaînée. L'Empire ne vivait pas de l'ordre, il vivait d'un viol métaphysique.

Il se redressa lentement, ses articulations craquant dans le calme sépulcral. La balafre sur son arcade sourcilière le lançait cruellement, une pulsation de feu en synchronisation avec le cœur de Jupiter-Volt. Il ne pouvait plus se contenter d'être un aiguilleur, un simple rouage dans la mécanique de l'usure.

S'il devait faire dérailler l'Empire, il ne s'agirait pas de renverser un trône. Il s'agirait de couper le nerf de la cité. De libérer la foudre, dût-elle tout dévorer sur son passage.

Il ramassa sa lampe de chantier, dont la pile faiblissait. La lumière jaune dansait sur les murs de travertin, révélant des graffitis anciens, des prières adressées à des dieux morts depuis longtemps. Marcus se détourna de l'obscurité des Tunnels Morts et reprit le chemin vers les stations vivantes, là où le bruit du fer recommençait à gronder.

Il marchait maintenant avec une certitude de condamné. Il savait ce qu'il y avait sous le ballast. Il savait que le sang de Rome était bleu, électrique, et qu'il hurlait de douleur. Et alors qu'il rejoignait les premières lueurs des néons de la station Terminus, il murmura une promesse aux ombres de la Rame Disparue.

Le Troisième Rail allait s'éteindre. Et dans les ténèbres qui suivraient, la véritable justice pourrait enfin s'exercer, loin de la tyrannie de la lumière captive.

# Chapitre 6

## Infiltration à Haute Tension

L'humidité poisseuse des profondeurs ruisselait le long des parois de travertin, là où le suintement des égouts supérieurs venait mourir sur la pierre antique. L'air était une masse lourde, saturée de l'odeur âcre de l'ozone et de la graisse rance qui figeait les articulations des machines. Marcus Valerius avançait, le dos courbé sous la voûte basse d'une galerie de service que les cartes officielles de la Cité n'osaient plus mentionner. Sa veste de chantier, jadis d'un jaune éclatant, n'était plus qu'une loque grise, maculée de la poussière des siècles et de la suie des rames. Sous le tissu épais, son plastron de bronze lui pesait sur la poitrine, chaque battement de son cœur résonnant contre le métal froid comme un marteau sur une enclume.

Derrière lui, Livia Alpha n'était qu'un souffle, une ombre de lin blanc se mouvant avec la grâce d'une prédatrice dans ce labyrinthe de fer. Ses doigts effleuraient les câbles de cuivre qui pendaient des plafonds, semblables à des lianes dans une jungle de métal. Elle ne regardait pas le sol, mais les cadrans de cuivre et les manomètres qui s'alignaient sur les murs, leurs aiguilles tremblant sous la pression de la foudre captive.

— Le pouls de Rome s'accélère, Marcus, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un sifflement au milieu du bourdonnement électrique. Nous approchons du Tabularium de Châtelet. Les flux convergent ici. C'est le nœud gordien de l'Empire.

Marcus ne répondit pas. Il resserra sa poigne sur la garde de son glaive, une lame courte et lourde, dont l'acier avait été trempé dans les huiles de vidange des anciennes motrices. Ils débouchèrent enfin sur une corniche surplombant la Grande Nef de Contrôle. Le spectacle qui s'offrait à eux était une insulte à la raison. Dans un gouffre

de pierre brute, des rangées d'orgues de cuivre montaient jusqu'à des hauteurs vertigineuses, leurs tuyaux crachant des étincelles bleutées à chaque changement d'aiguillage. C'était là que résidait la mémoire de la foudre, les stèles de silicium et d'or où le Sénat gravait ses ordres de marche.

Mais le sanctuaire n'était pas désert.

Au pied des colonnes de données, des silhouettes massives montaient la garde. Ce n'étaient point des hommes, mais des simulacres de vie, des automates forgés dans les fonderies de la Station Terminus. Leurs corps d'airain brillaient d'un éclat sinistre sous les lampes à arc. Ils portaient des casques de centurions dont les cimiers étaient des faisceaux de fibres optiques luminescentes. À chaque mouvement, un sifflement de vapeur s'échappait de leurs jointures, et le bruit de leurs pas sur les dalles de granit sonnait comme le glas.

— Les Vigiles de Fer, souffla Marcus, une lueur de haine s'allumant dans ses yeux de survivant. Ils ne dorment jamais. Ils n'ont pas d'âme à corrompre, seulement des engrenages à nourrir.

Livia sortit de sa tunique un stylet de verre, une relique des temps anciens capable de détourner le chant des machines.

— Je dois atteindre la console centrale, celle qui est baignée dans le rayonnement du Troisième Rail. Si je parviens à y insérer ce calame, les plans de la surcharge nous appartiendront. Mais il me faut du temps, Marcus. Le temps que le mercure s'écoule dans les veines du système.

— Tu l'auras, trancha le colosse.

Il se laissa glisser le long d'une chaîne de levage, le métal grinçant sous son poids. Il toucha le sol en silence, s'effaçant derrière une pile de traverses en bois de chêne,

noires de goudron. L'un des automates tourna sa tête mécanique, ses optiques de cristal rouge balayant l'obscurité. Le silence revint, seulement troublé par le grondement lointain d'une rame-esclave circulant trois niveaux plus bas.

Marcus surgit de l'ombre au moment où la machine passait devant lui. Son glaive ne chercha pas la poitrine d'airain, trop solide, mais l'articulation du genou, là où les pistons de vapeur étaient à nu. Le coup fut précis, brutal. Le métal cria. L'automate s'effondra dans un fracas de chaudronnerie, mais avant qu'il ne touche le sol, Marcus avait déjà sauté sur son dos, plongeant sa lame entre les plaques de la nuque pour sectionner le faisceau de câbles qui servait de moelle épinière. Une gerbe d'étincelles bleues illumina le visage balaféré du tribun, et la machine s'éteignit dans un dernier râle de vapeur.

D'autres Vigiles se mirent en mouvement, leurs lourdes lances électrifiées crépitant de fureur.

— Va ! rugit Marcus à l'adresse de Livia.

La Sybille s'élança, franchissant l'espace découvert avec une célérité de spectre. Elle atteignit la console centrale, un autel de marbre noir incrusté de cadrans de nacre et de leviers d'argent. Elle commença sa besogne, ses doigts dansant sur les touches de bakélite, tandis que Marcus s'interposait entre elle et la fureur mécanique.

Le premier assaillant frappa. Marcus para l'estocade avec son bouclier de fortune — une plaque d'égout arrachée à son socle. Le choc lui engourdit le bras jusqu'à l'épaule, mais il ne recula pas. Il était le rempart, la digue contre laquelle venait se briser l'acier de l'Empire. Il frappait, taillait, utilisait le poids de son corps pour déséquilibrer ces colosses sans esprit. La sueur brûlait ses yeux, le sang d'une coupure à la tempe se mêlait à la poussière de charbon qui recouvrait son visage.

— Encore quelques instants ! cria Livia. Les rouleaux de cuivre s'imprègnent de la

vérité !

Elle ne voyait pas le danger qui approchait par les hauteurs. Un automate plus agile, une sorte de préteur mécanique aux membres arachnéens, descendait le long des câbles, ses griffes prêtes à déchirer la chair de la Sybille. Marcus le vit. Il ramassa une barre de fer tordue au sol et, dans un effort qui fit craquer ses muscles de vétéran, la lança de toutes ses forces. Le projectile traversa le thorax de la créature de métal, l'épinglant contre une colonne de serveurs dans une explosion de court-circuit.

Livia retira le stylet. Sa pointe brillait désormais d'une lumière pulsante, capturant les secrets de la foudre.

— C'est fini ! Nous avons la preuve ! Le Sénat veut embraser le réseau depuis la station Étoile jusqu'aux confins de la banlieue Sud !

Mais la sortie était verrouillée. Les portes de bronze massif s'étaient refermées, actionnées par un mécanisme de sûreté. Les Vigiles restants, au nombre de quatre, resserraient le cercle. Leurs lances formaient une forêt d'éclairs bleus.

Marcus se tint debout, haletant, son glaive ébréché à la main. Il regarda Livia, puis les machines. Il n'y avait plus de place pour la ruse. Il ne restait que le fer.

— Recule derrière l'autel, ordonna-t-il d'une voix sourde.

Il ne craignait plus la mort. Il l'avait vue dans les yeux des spectres de la Rame Disparue. Il sentit soudain une vibration monter du sol, un tremblement sourd qui ne venait pas des machines, mais de la terre elle-même. Les tunnels morts répondaient à son appel. Il planta son glaive dans une goulotte de câbles à nu, au pied de l'autel.

— Par Jupiter et par le Rail ! hurla-t-il.

Le choc en retour fut un cataclysme. Marcus servit de conducteur, la foudre du Troisième Rail traversant son corps, ses os s'illuminant à travers sa peau dans une transfiguration douloureuse. L'énergie fut redirigée, projetée vers les automates qui furent instantanément surchargés, leurs circuits fondant dans une odeur de métal brûlé. Les portes de bronze, frappées par l'onde de choc, sortirent de leurs gonds dans un fracas de tonnerre.

Le silence retomba, plus lourd qu'auparavant. Marcus était à genoux, de la fumée s'échappant de ses vêtements calcinés. Son bras droit était noirci, mais ses yeux, ces yeux qui voyaient dans le noir, brillaient d'une intensité nouvelle.

Livia s'approcha de lui, posant une main fraîche sur son front couvert de suie.

— Tu as survécu à la foudre une seconde fois, Marcus Valerius.

— Le prix à payer est dérisoire, grogna-t-il en se relevant avec peine, s'appuyant sur son glaive désormais tordu. Nous avons les plans. Rome va gronder, Livia. Mais cette fois, ce ne sera pas sous le poids de ses maîtres.

Ils s'enfoncèrent dans la brèche béante des portes, regagnant l'obscurité protectrice des tunnels, laissant derrière eux le charnier de métal et le bourdonnement agonisant d'un Empire qui commençait à s'éteindre. Dans le lointain, le bruit d'une rame s'approchait, tel le galop d'un prédateur dans la nuit de pierre.

# Chapitre 7

## Duel sur le Toit du Monde

Le monstre d'acier s'éveilla dans un gémissement de métal supplicié, une plainte sourde qui fit vibrer la roche millénaire des fondations. Marcus Valerius, les poumons brûlés par l'âcre senteur de l'ozone et du soufre, agrippa le rebord glacé de la dernière voiture. Ses doigts, calleux et noircis par la graisse des engrenages, s'ancrèrent dans les rivets de fer froid. Derrière lui, Livia Alpha n'était qu'une ombre de lin blanc et de suie, une silhouette fragile ballottée par le souffle fétide de la machine qui s'élançait dans les ténèbres du boyau.

— Monte ! hurla Marcus, sa voix étouffée par le vacarme des essieux broyant le ballast.

D'un effort qui fit saillir les muscles de son dos sous son plastron de bronze, il la hissa sur la toiture bombée du convoi. L'air s'engouffra entre eux, un vent glacé, saturé de poussière de travertin et de l'odeur métallique du sang frais. Ils étaient désormais sur l'échine du léviathan, lancés à une vitesse qui faisait du tunnel une traînée de grisaille indistincte. Les voûtes de pierre, suintantes d'une humidité séculaire, frôlaient leurs crânes avec la précision d'un couperet de guillotine.

Soudain, une lueur pourpre déchira l'obscurité à l'avant du train. Trois silhouettes se découpèrent contre le halo des signaux de signalisation. Les commandos de Cassan, vêtus de leurs cuirasses de cuir bouilli et de leurs masques de fer grillagé, progressaient avec une agilité de prédateurs sur le toit glissant. Leurs glaives, forgés dans l'acier de récupération des rails brisés, jetaient des reflets sinistres sous les arcs électriques qui crépitaient au plafond.

Le premier assaillant bondit, une masse de muscles et de haine. Marcus dégaina son propre glaive, une lame courte, ébréchée par mille combats, mais dont le fil restait redoutable. Le choc des métaux produisit une gerbe d'étincelles qui se mêla aux éclairs bleutés de l'artère de Jupiter. Le Centurion du Rail recula d'un pas, ses sandales cloutées cherchant une prise sur la tôle vibrante. L'équilibre était une illusion ; chaque soubresaut du wagon menaçait de les précipiter dans le gouffre de pierre où le Troisième Rail attendait, affamé de chair et de foudre.

— Pour le Sénat ! rugit le commando, sa voix déformée par le masque de fer.

L'homme porta une estocade haute que Marcus dévia d'un mouvement circulaire du poignet, sentant la vibration du coup remonter jusqu'à son épaule meurtrie. Il ne s'agissait pas ici d'une joute d'honneur sur le sable du Grand Cirque, mais d'une boucherie aveugle dans le ventre d'un monde agonisant. Marcus plongea, esquivant une taille latérale, et sentit le souffle de la lame lui entamer la veste de chantier. Il riposta par un coup de pommeau en plein visage, brisant la grille du masque adverse dans un craquement d'os. L'homme bascula en arrière, ses bras battant l'air une fraction de seconde avant d'être happé par l'obscurité du tunnel. Un cri bref, étouffé par le fracas ferroviaire, et le silence de la mort reprit ses droits.

Mais déjà, les deux autres gardes se rapprochaient, coordonnés, implacables. Livia, tapie contre une lucarne d'aération, observait les câbles de cuivre qui pendaient de la voûte comme des lianes de feu.

— Marcus ! La voûte s'abaisse ! Les Arches de Janus approchent !

Le tribun jeta un regard par-dessus son épaule. Devant eux, le tunnel se resserrait, les pierres de taille se rapprochant dangereusement du toit de la rame. Il n'y aurait bientôt plus de place pour un homme debout.

Les commandos de Cassan le savaient. Ils s'accroupirent, leurs lames pointées vers

Marcus, attendant que la géographie même de la catacombe fasse le travail pour eux. Marcus sentit la sueur couler dans son cou, mêlée à la crasse des tunnels. Son regard, habitué aux ténèbres les plus denses depuis le désastre de la Rame Disparue, perçut un détail : une fuite d'huile hydraulique s'écoulant d'un raccord entre deux voitures, juste sous les pieds de ses adversaires.

Il ne chercha pas à parer le prochain assaut. Il se jeta au sol, glissant sur le métal gras, et frappa de toute sa force le raccord de pression d'un coup de talon désespéré. Une gerbe de liquide noir et brûlant jaillit, transformant le toit en une patinoire mortelle. L'un des gardes perdit l'équilibre au moment précis où le train s'engageait dans une courbe brutale. Il glissa, ses doigts griffant désespérément la tôle, avant d'être broyé entre la paroi de pierre et le flanc du wagon.

Le dernier survivant, un colosse dont la lorica était ornée de l'aigle de la Station Terminus, se releva avec une lenteur menaçante. Il ignora la proximité du plafond de pierre et avança, le glaive levé pour un coup de grâce. Marcus, à bout de souffle, sentit la chaleur des câbles de haute tension frôler son cuir chevelu. L'ozone lui brûlait les narines, un goût de cuivre inondait sa bouche.

— Tu ne verras jamais le soleil, Valerius, cracha le géant.

— Je n'ai jamais eu besoin de lui pour te voir mourir, répliqua Marcus.

À cet instant, le train entra sous les Arches de Janus. Le plafond descendit brusquement à moins de deux pieds du toit. Marcus se plaqua contre la tôle, le visage écrasé contre le fer froid, sentant le vent de la pierre lui raser les vertèbres. Le commando, trop lent ou trop orgueilleux, n'eut pas le temps de s'abaisser totalement. Le choc fut sourd, un bruit de bois sec que l'on brise. Le corps fut arraché du toit, emporté par la vitesse, laissant derrière lui une traînée de pourpre sur le gris du métal.

Le silence ne revint pas, seulement le hurlement du vent et le martèlement rythmique

des roues sur les éclisses. Marcus resta prostré un long moment, le cœur battant contre la carlingue, écoutant le gémissement de la machine. Il sentit une main petite et ferme se poser sur son épaule. Livia était là, ses vêtements déchirés, ses yeux d'augure fixés sur l'obscurité qui s'ouvrait devant eux.

— Nous approchons de la bifurcation du Styx, murmura-t-elle, sa voix à peine audible au-dessus du tumulte.

Marcus se redressa avec précaution, chaque membre hurlant de douleur. Il ramassa son glaive, dont la pointe était désormais émoussée par le combat. Devant eux, le tunnel s'élargissait soudain, révélant une immense caverne souterraine où des dizaines de rails s'entrecroisaient dans un chaos de fer et de rouille. C'était le cœur du système, la grande nécropole des rames-esclaves où le Sénat clandestin tissait sa toile d'acier.

L'air ici était plus lourd, chargé de l'odeur de milliers de corps entassés dans les bas-fonds. Des feux de camp brûlaient dans des fûts de pétrole le long des quais désaffectés, projetant des ombres gigantesques sur les murs de travertin. On entendait le murmure d'une foule invisible, un bourdonnement de prières et de malédictions montant des fosses de maintenance. Rome n'était plus une cité de marbre sous le ciel, mais un chancre de fer s'étendant dans les entrailles de la terre.

Marcus regarda ses mains noires de suie et de sang. Les plans qu'ils transportaient, ces parchemins de celluloïd volés aux archives de la Station Terminus, pesaient plus lourd que son armure. Ils contenaient le secret du Troisième Rail, la méthode pour inverser le courant et transformer l'artère de Jupiter en un brasier qui consumerait l'Empire de l'ombre.

— Le Grand Incendie, dit-il d'une voix rauque. C'est donc cela que nous apportons.

Livia ne répondit pas. Elle regardait les étincelles qui dansaient autour d'eux, petites lucioles de mort dans la nuit éternelle. Le train commença à ralentir, ses freins de

fonte hurlant contre l'acier dans une symphonie d'agonie. Ils entraient dans la Station Terminus. Les centurions de la garde prétorienne les attendaient sur les quais, leurs lances de choc brillant d'une lueur bleutée.

Marcus Valerius se leva, serrant la garde de son glaive. Il n'était plus le tribun déchu, ni l'aiguilleur de rames-esclaves. Il était le fer de lance d'une humanité qui refusait de mourir dans l'ombre. Alors que le convoi s'immobilisait dans un nuage de vapeur et de poussière, il sauta sur le quai, sa silhouette se découpant contre la foudre captive des rails, prêt à porter le coup final au cœur de la Ville Éternelle.

# Chapitre 8

## Le Secret du Colosse

L'ombre de la Sybille glissait sur les dalles de travertin avec la fluidité d'une huile noire se répandant sur un autel. Tandis que derrière elle, sur les quais de la Station Terminus, le fracas des glaives contre les boucliers de fonte et les hurlements des prétoriens déchiraient l'air saturé d'ozone, Livia Alpha s'enfonçait dans les boyaux interdits du Sénat souterrain. L'air y était plus lourd, chargé d'une odeur de suie ancienne et de graisse de suif, un parfum de forge qui n'appartenait plus au monde des hommes, mais à celui des dieux de fer. Ses doigts effleuraient les parois suintantes où la pierre de taille, marquée des sceaux de la République disparue, s'effaçait sous un entrelacs de conduits de cuivre et de câbles gainés de cuir bouilli. C'était ici que battait le pouls véritable de l'Empire, dans ce silence oppressant que seul troublait le bourdonnement sourd du Troisième Rail, cette artère de Jupiter qui charriait la foudre captive vers les entrailles de la cité.

Elle parvint à une herse de bronze massif, dont les gonds de fer pur criaient sous le poids des siècles. Derrière cette limite, la lumière des torches s'éteignait pour laisser place à une luminescence malade, un bleu électrique qui semblait sourdre des interstices de la roche. Livia retint son souffle, sa main serrant les plis de sa stola de lin gris, maculée par la poussière des tunnels. Ce qu'elle vit alors, dans la vaste nef circulaire qui s'ouvrait sous ses pieds, dépassait les prophéties les plus sombres qu'elle avait lues dans les entrailles des oiseaux de fer.

Au centre d'un hémicycle de gradins de pierre, là où les sénateurs en toges de bure délibéraient du sort des esclaves du rail, se dressait une masse d'une verticalité terrifiante. Ce n'était pas une statue, car le métal semblait y respirer. C'était une idole de bronze et d'acier, un colosse dont la tête touchait presque la voûte de granit, à

vingt coudées au-dessus du sol. Le corps était un assemblage complexe de plaques de cuirasse rivetées, de pistons hydrauliques gros comme des troncs de chênes et d'engrenages de laiton qui luisaient d'un éclat huileux. Le visage, un masque de Jupiter aux traits d'une sévérité absolue, possédait des yeux de cristal vide qui attendaient l'étincelle du démiurge.

Livia s'approcha de la balustrade, le cœur battant contre ses côtes comme un captif contre ses barreaux. Elle comprit alors la nature du sacrilège. Des dizaines de câbles d'airain, épais comme des pythons, étaient greffés à la base de la colonne vertébrale du géant. Ils ne servaient pas à alimenter les rames qui transportaient le peuple ; ils détournaient, avec une voracité impie, toute la puissance du Troisième Rail. La foudre de Jupiter n'était plus le moteur de la cité, elle devenait le sang de ce dieu mécanique.

— Il est magnifique, n'est-ce pas ?

La voix de Cassan s'éleva du fond de l'arène, froide et tranchante comme une lame de ciseau sur le marbre. Le grand ordonnateur des signaux se tenait au pied de son œuvre, sa silhouette chétive accentuée par l'immensité de la machine. Il ne portait plus ses insignes d'officier, mais une robe de pourpre sombre, les mains levées vers le colosse comme s'il attendait une bénédiction.

— Vous tuez la ville pour animer un cadavre de métal, murmura Livia, sa voix tremblante d'une horreur sacrée.

Cassan se tourna vers elle, son visage éclairé par les arcs électriques qui dansaient le long des conduits. Ses yeux brillaient d'une fièvre messianique.

— La ville est déjà morte, Sybille. Elle n'est qu'un amas de chair putréfiée qui rampe dans la boue et l'obscurité. Le peuple demande du pain et des jeux, mais il a oublié le sens du mot Empire. Ce que tu vois là est le seul souverain capable de régner sur les

ruines. Un dieu qui ne connaît ni la fatigue, ni la pitié, ni le doute. Un empereur de bronze pour un siècle de fer.

Il désigna les cadrans de pression et les leviers de commande qui entouraient le piédestal.

— Le Grand Incendie que Marcus Valerius tente d'empêcher n'est pas une fin, c'est un sacrifice. Lorsque je libérerai la charge totale de l'artère de Jupiter dans les quartiers supérieurs, la chaleur sera telle que le ballast fondra et que le bitume se transformera en fleuve de lave. Mais cette énergie, avant de consumer la surface, passera par le cœur de mon Colosse. Elle lui donnera le premier souffle. Il s'éveillera dans les flammes, purifié, et marchera sur les cendres de Paris pour bâtir la Rome Nouvelle.

Livia sentit le froid de la pierre sous ses pieds. Elle voyait maintenant les ouvriers-esclaves, enchaînés aux manivelles des générateurs auxiliaires, leurs corps décharnés s'épuisant pour maintenir la tension nécessaire au grand œuvre. Le bruit de la bataille en haut semblait s'éloigner, étouffé par le vrombissement croissant de la machine. Les articulations du colosse commencèrent à gémir, un son strident de métal frottant contre le métal, comme le cri d'une bête préhistorique s'extrayant de sa gangue de limon.

— Vous ne pourrez pas le contrôler, dit-elle, faisant un pas vers l'escalier qui descendait dans la fosse. Une telle puissance ne se dompte pas. Elle dévorera son créateur avant même de faire un pas.

Cassan laissa échapper un rire sec, un cliquetis de gorge qui résonna dans la nef.

— Je ne cherche pas à le contrôler. Je cherche à lui obéir. Lorsque le feu aura tout effacé, il ne restera que l'ordre pur. L'ordre du métal. Regarde, Sybille. Regarde le crépuscule des hommes.

Il abaissa un levier massif. Un craquement titanesque ébranla la station. Une décharge d'un bleu aveuglant jaillit du Troisième Rail, courant le long des câbles comme une traînée de poudre divine. Le Colosse tressaillit. Un nuage de vapeur brûlante s'échappa des soupapes situées sur ses flancs, enveloppant la scène d'un linceul blanc. Dans la brume, Livia vit les yeux de cristal s'allumer d'une lueur intérieure, une incandescence orange qui rappelait la forge de Vulcain.

La main droite du géant, une masse de bronze dont chaque doigt pesait le poids d'un homme, se referma lentement. Le grincement des rouages était maintenant un tonnerre continu qui faisait vibrer les fondations mêmes de la terre. Livia comprit que Marcus, là-haut, ne combattait que des ombres. Le véritable ennemi n'avait plus de visage humain. Il était cette volonté de puissance pétrifiée dans l'airain, cette ambition folle de substituer à la vie fragile des tunnels la perfection froide d'un automate souverain.

Elle se précipita vers les consoles de contrôle, ignorant les cris de Cassan qui ordonnait à ses gardes de s'emparer d'elle. Ses mains cherchèrent les vannes de décharge, les conduits d'huile, n'importe quel point de rupture dans cette architecture de mort. Elle voyait, à travers les hublots de verre épais, le flux de foudre s'intensifier, menaçant de rompre les digues de la raison. Le Colosse commença à lever un pied, brisant les socles de pierre qui le retenaient prisonnier. Chaque mouvement arrachait des morceaux de la voûte, faisant pleuvoir une poussière de siècles sur les spectateurs terrifiés.

L'odeur du Grand Incendie était déjà là, une odeur de métal chauffé à blanc et de soufre. Livia Alpha, la Sybille qui avait vu la fin de l'Empire dans les reflets des rails, savait désormais que le sang de Marcus ne suffirait pas. Il fallait briser le cœur de Jupiter avant que le dieu de bronze ne fasse son premier pas dans le monde des vivants. Elle saisit une barre de fer abandonnée et, dans un geste de désespoir sacré, frappa le régulateur de flux, cherchant à provoquer le court-circuit final qui renverrait

cette idole dans le néant de la matière inanimée. Le métal hurla une dernière fois, tandis que l'obscurité et la lumière se livraient un combat furieux dans la nef de la Station Terminus.

# Chapitre 9

## L'Abîme du Troisième Rail

Le fer hurlait encore dans les hauteurs, un cri de métal supplicié qui se répercutait contre les voûtes de travertin, mais ici, sous les fondations du monde, le silence avait le poids du plomb. Marcus Valerius s'enfonça dans l'obscurité poisseuse de la rampe de service, là où le ballast ne chantait plus sous les essieux, mais s'effritait en une poussière noire, un limon de charbon et de temps. Ses bottes de cuir ferré écrasaient des débris de tuiles romaines mêlés à des éclats de fonte industrielle. L'air était saturé d'une odeur de cuir brûlé et d'ozone, une effluve qui lui piquait la gorge, rappelant les sacrifices de bêtes noires que l'on immolait jadis aux dieux souterrains.

Il descendait vers le cœur du Puits des Orages, là où le Troisième Rail ne se contentait plus d'alimenter les machines, mais devenait l'épine dorsale d'un dieu en gestation. Sa main, gantée de peau de bœuf tannée au fiel, effleura la paroi de pierre. Elle vibrait. Ce n'était pas le tremblement mécanique d'une rame en approche, mais une pulsation organique, lente, tellurique. Marcus sentit la cicatrice qui lui barrait le visage s'échauffer, un picotement électrique qui réveillait le souvenir du Styx. Ses yeux, dont les pupilles s'étaient dilatées jusqu'à dévorer l'iris, commençaient à percevoir le monde non plus par la lumière, mais par le flux.

Les ténèbres se muèrent en un paysage spectral de veines bleutées. Il voyait le courant circuler dans les entrailles de la station, des cascades d'électrons qui ruisselaient le long des câbles comme du sang dans les artères d'un titan. Devant lui, l'escalier des Supplices s'ouvrait sur une nef immense, une cathédrale de fer et de basalte que les hommes n'avaient pas bâtie pour leur propre usage, mais pour contenir l'inconcevable. Au centre trônait Jupiter-Volt.

Ce n'était pas une statue, ni tout à fait une machine. C'était un amas de bobines de cuivre grosses comme des troncs de chênes, entrelacées de colonnes de marbre cannelées qui servaient d'isolateurs. Des arcs électriques, d'un bleu si pur qu'il confinait au blanc, dansaient entre les chapiteaux corinthiens et les transformateurs massifs. La pression atmosphérique était telle que Marcus sentit ses poumons s'écraser. Chaque inspiration était une lutte contre le vide, chaque expiration un nuage de vapeur qui se chargeait instantanément d'étincelles.

« Tu es revenu, voyageur de l'ombre, » sembla murmurer le tonnerre.

Marcus ne répondit pas. Il n'avait plus de mots, seulement une volonté de fer forgé. Il avança sur la passerelle de grille métallique qui surplombait l'abîme. En bas, à une profondeur que l'esprit rechignait à mesurer, le Troisième Rail luisait d'un éclat insoutenable. C'était le fleuve de feu, l'Achéron de l'Empire, une barre de métal chauffée à blanc par une tension qui aurait pu raser une province entière.

La douleur commença à mordre ses yeux de survivant. La vision du Styx, ce don maudit qui lui permettait de voir dans le noir absolu, devenait son propre supplice face à cette débauche de puissance. Les veines de ses tempes battaient au rythme des décharges. Il voyait les spectres des anciens esclaves du rail, ceux qui avaient péri dans les court-circuits des décennies passées, flotter comme des fétus de paille dans les courants de Foucault. Ils tendaient vers lui des mains de fumée, cherchant une délivrance que seul le néant pouvait offrir.

Il atteignit le pupitre de commande, une relique d'airain couverte de cadrans dont les aiguilles affolées tournaient sans fin. La chaleur était désormais une entité physique, une main de géant qui pressait son plastron de bronze contre sa poitrine. La sueur qui coulait sur son front s'évaporait avant même de toucher le sol, laissant des traces de sel blanc sur sa peau tannée.

Soudain, une décharge plus violente que les autres frappa la voûte. Un bloc de pierre

se détacha, s'écrasant dans le vide. Le fracas fut étouffé par le bourdonnement sourd de la machine. Jupiter-Volt s'éveillait. Le Sénat clandestin avait réussi l'impossible : ils avaient canalisé la foudre du ciel pour la forcer dans les veines de la terre. Si Marcus n'agissait pas, si le "Grand Incendie" se propageait par le réseau des rails, Paris s'effondrerait dans un cratère de verre fondu.

Il empoigna le levier de dérivation, un membre de fer froid au milieu de la fournaise. Le contact envoya une secousse qui lui arracha un cri. Ses muscles se contractèrent, ses dents se serrèrent jusqu'à menacer de se briser. Il n'était plus un homme, il était le conducteur, le pont entre la fureur du dieu et la fragilité de la cité. À travers son corps, le flux passait, brûlant ses nerfs, roussissant ses vêtements de lin et de cuir.

Il revit la Rame Disparue, ce convoi fantôme qu'il avait piloté dans les méandres du Styx. Il revit les visages de ses compagnons, effacés par la brume d'argent. Ils l'appelaient. Ils voulaient qu'il lâche prise, qu'il se laisse emporter par la foudre pour les rejoindre dans le repos éternel des tunnels oubliés.

« Pas encore, » gronda-t-il, la voix n'étant plus qu'un râle de charbon.

Il pesa de tout son corps sur le levier. Le bronze gémit. Les engrenages, grippés par des siècles de rouille et de négligence, résistèrent. Marcus puisa dans ce qui lui restait de vie, dans cette part d'ombre qu'il avait ramenée des profondeurs. Ses yeux s'illuminèrent d'une clarté surnaturelle, projetant deux faisceaux de lumière blanche dans la nef. La pression électrique autour de lui sembla se figer, comme si le temps lui-même était court-circuité.

Dans un craquement de fin du monde, le levier bascula.

Le son qui suivit fut celui d'une mer qui se retire. Le bourdonnement furieux tomba d'une octave, puis de deux, pour ne devenir qu'un gémissement de métal qui refroidit. Les arcs électriques s'étirèrent, s'amincirent et finirent par s'éteindre dans un dernier

claquement sec. L'obscurité, la vraie, la vieille obscurité de la terre, reprit ses droits.

Marcus s'effondra sur les genoux, les mains encore cramponnées au fer rouge. Il ne voyait plus rien. Ses yeux de survivant, brûlés par l'éclat de Jupiter, ne lui renvoyaient que des taches de pourpre et d'or. Il écouta le silence. En haut, loin au-dessus des couches de pierre et de béton, Rome continuait de gronder, mais le cœur du dieu s'était tu.

Il tâtonna le sol, cherchant son souffle dans l'air refroidi. Ses doigts rencontrèrent la poussière, le ballast, la pierre froide. Il était vivant, mais il sentait que quelque chose en lui s'était brisé en même temps que le circuit. Le lien avec le Styx était rompu. Il n'était plus le Centurion du Rail, seulement un homme perdu dans les entrailles d'une ville qui ne l'aimait pas.

L'odeur du Grand Incendie s'était dissipée, remplacée par celle de l'humidité souterraine et du vieux fer. Marcus Valerius se releva péniblement, s'appuyant contre la paroi de travertin. Il commença à marcher à tâtons vers la lueur lointaine d'une lampe de secours, un petit point orange perdu dans l'immensité des cryptes. Derrière lui, Jupiter-Volt n'était plus qu'une carcasse de métal inerte, un monument de bronze et de cuivre dédié à une ambition dévorée par l'ombre.

Il remonta lentement les marches de l'escalier des Supplices, chaque pas étant une victoire sur la pesanteur. Lorsqu'il atteignit les niveaux supérieurs, là où les rames-esclaves commençaient à nouveau à circuler dans un fracas de chaînes et de pistons, il ne se retourna pas. Il savait que la guerre pour l'Empire ne faisait que commencer, mais pour cette nuit, le Troisième Rail resterait froid. Il s'enfonça dans le tunnel, silhouette grise parmi les ombres, tandis que le ballast recommençait à chanter sous le passage des convois, un hymne de fer pour une cité qui refusait de mourir.

# Chapitre 10

## La Trahison des Signaux

L'air n'était plus qu'une vapeur de soufre et de sueur froide, une exhalaison de bête mourante s'échappant des bouches d'ombre du Tabularium Central. Dans la pénombre de la salle des cadrans, le silence fut soudain rompu par le cliquetis sec des relais d'airain, un bruit de phalanges frappant contre le marbre. Livia Alpha, les doigts crispés sur les leviers de nacre qui commandaient le flux des augures électriques, sentit le froid de la trahison avant même que le premier signal ne vire au rouge sang.

Cassan se tenait dans l'embrasement de la voûte, sa toge de lin gris bordée de pourpre synthétique flottant dans le courant d'air fétide des tunnels. Il ne portait aucune arme, car sa cruauté résidait dans le Verbe et le Chiffre. D'un geste lent, presque sacerdotal, il abaissa le grand sablier de fer qui trônait sur le pupitre de commandement. Le sable noir commença à couler, marquant le reflux de la vie dans les artères de la cité souterraine.

— L'incantation est rompue, Sybille, murmura-t-il d'une voix qui avait le tranchant du silex. Ton venin de cuivre s'est retourné contre son propre nid.

Livia poussa un cri étouffé. Sur les parois de travertin, les projections de lumière qui servaient de cartes au Sénat clandestin s'animèrent d'une frénésie démoniaque. Le fluide sacré, cette foudre domestiquée qu'ils nommaient le Troisième Rail, ne répondait plus à la douceur de ses doigts. Le virus, cette peste invisible qu'elle avait conçue pour paralyser les légions de l'Empire, venait de muter sous l'impulsion de Cassan. Partout, dans les profondeurs de la Ligne 4, les sanctuaires de transit se transformaient en sépulcres.

Marcus Valerius, debout sur le ballast huileux à quelques lieues de là, sentit la terre trembler sous ses caligae de cuir ferré. Le vrombissement habituel des rames-esclaves, ce chant de gorge des moteurs à courant continu, s'était mué en un hurlement de métal supplicié. À la station Cité, les portillons d'accès, ces mâchoires de fer qui régulaient le flot des plébéiens, se refermèrent avec le fracas d'une guillotine, emprisonnant des centaines d'âmes dans l'obscurité des voûtes de pierre. Les lampes à arc grillèrent l'une après l'autre dans une pluie d'étincelles bleutées, laissant place à une noirceur de poix.

— Marcus ! La voix de Livia crépita dans le récepteur d'airain qu'il portait à l'oreille, une plainte hachée par les interférences de la foudre. Cassan a retourné les Signaux... Les stations sont verrouillées... L'air... l'air va manquer...

Marcus ne répondit pas. Il n'avait plus de mots, seulement le poids de son glaive de service et l'amertume de la poussière sur sa langue. Il ajusta son plastron de bronze, sentant le froid du métal contre sa poitrine trempée de sueur. Sa balafre, ce sillon creusé par une ancienne défaillance des rails, le lançait cruellement. Il était seul dans le boyau de pierre, entre les parois suintantes de salpêtre où s'accrochaient des restes de lin et de détritrus industriels.

Il s'élança. Sa course était celle d'un fauve traqué dans les cloaques de Rome. Le ballast fuyait sous ses pas, chaque pierre calcaire résonnant comme un crâne brisé. Derrière lui, il entendait le grondement d'une rame folle, un convoi sans pilote lancé à bride abattue par les démons de Cassan, ses roues d'acier crachant des gerbes de feu contre les rails incurvés. La bête de fer arrivait, aveugle, dévorant l'espace dans un vacarme de fin du monde.

Il plongea dans une niche de sécurité, le corps écrasé contre la roche froide, sentant le souffle brûlant du wagon passer à quelques pouces de son visage. L'odeur de l'huile rance et du fer chauffé au rouge l'asphyxiait. Lorsque le monstre fut passé, laissant

derrière lui un silence plus terrifiant encore, Marcus se redressa. Ses mains étaient noires de graisse et de suie, ses ongles arrachés par la rudesse de la pierre.

Il devait atteindre le Disjoncteur Central, le "Foudre de Jupiter", situé au cœur névralgique du nœud ferroviaire de Châtelet. C'était un mécanisme colossal, une relique des premiers âges de l'Empire souterrain, forgée dans un alliage de fer doux et de chêne pétrifié. Seul cet interrupteur pouvait briser le cycle infernal initié par Cassan et rendre la liberté aux valves d'oxygène des stations-prisons.

Le chemin était une descente aux enfers. Marcus traversa des salles de contrôle désertées où les automates de cuivre tournaient à vide, leurs engrenages grinçant dans une agonie de rouille. Il vit, à travers les grilles de fer forgé, les visages pâles des citoyens pressés contre les barreaux des quais, leurs mains tendues vers une lumière qui ne reviendrait pas. Ils ne criaient plus ; ils attendaient, dans une résignation antique, que le ciel de pierre s'effondre sur leurs têtes.

Une ombre se détacha d'un pilier de soutènement. Un garde prétorien, revêtu de sa chasuble de cuir bouilli et armé d'une lance à pointe électrifiée, lui barra la route. L'homme n'était plus qu'un rouage du système, ses yeux vides reflétant la lueur rougeoyante des signaux en déroute.

— Nul ne passe le seuil du Grand Incendie, déclama le garde d'une voix monocorde.

Marcus ne ralentit pas. Il dégaina son glaive, la lame de fer mat captant un reflet de cuivre. Le choc fut bref, brutal, dépourvu de la noblesse des arènes. C'était un travail de boucher dans l'ombre. Le tribun évita la pointe sifflante de la lance, pivota sur le ballast glissant et plongea son acier entre les plaques du plastron adverse. Le cri du garde fut étouffé par le gargouillement du sang sur le lin. Marcus retira sa lame, ne jetant pas un regard au corps qui s'effondrait dans la fange du caniveau.

Il touchait au but. La porte de la crypte du Disjoncteur se dressait devant lui, une

masse de bronze gravée de foudres et de roues ailées. Le mécanisme de verrouillage, infecté par le venin de Cassan, gémissait sous la tension. Les câbles de haute tension, épais comme des troncs d'arbres, vibraient d'une énergie maléfique, leur gaine de caoutchouc craquelée laissant échapper des sifflements de vapeur d'ozone.

Marcus saisit la poignée de bois isolant. Elle était brûlante. La chaleur irradiait à travers ses gants de cuir, lui arrachant une grimace de douleur. Au-dessus de lui, le sablier de fer de Cassan devait toucher à sa fin. Il sentait les vibrations de la terre augmenter, le signe que la surcharge allait pulvériser les transformateurs et transformer la Ligne 4 en un immense four crématoire.

— Par les mânes de mes pères, gronda-t-il, les dents serrées contre la souffrance.

Il pesa de tout son corps sur le levier. Le bois craqua, les gonds de bronze résistèrent, soudés par la fusion électrique. Marcus s'arc-bouta, ses muscles saillant sous sa veste de chantier déchirée, son visage couvert de poussière et de larmes de rage. Il n'était plus un rouage, plus un serviteur de l'Empire. Il était le marteau qui brise l'enclume.

Dans un déchirement de métal qui résonna jusqu'aux fondations de la cité d'en haut, le levier céda. Un arc électrique titanesque jaillit du disjoncteur, illuminant la crypte d'une clarté d'apocalypse. Marcus fut projeté en arrière, son corps heurtant violemment la paroi de pierre.

Le silence retomba, lourd, absolu. Le bourdonnement du Troisième Rail s'éteignit. Dans les stations lointaines, les mâchoires de fer se desserrèrent. L'air frais des puits de ventilation commença à refluer, chassant l'odeur de la mort.

Marcus Valerius resta au sol, immobile, le regard fixé sur la voûte obscure. Ses mains n'étaient plus que des plaies vives, et l'obscurité redevenait son seul empire. La trahison avait été consommée, le sang avait payé le tribut, et sous le ballast de Rome, le cœur de fer de la cité recommençait à battre, lentement, dans l'attente du prochain

sacrifice.

# Chapitre 11

## Le Siège de la Station Terminus

Le silence qui suivit l’extinction du Troisième Rail ne fut qu’un bref suspens, le rôle d’un géant avant l’agonie. Puis, des boyaux de service et des niches d’ombre où s’entassaient les réprouvés, monta un grondement sourd, une vibration née des entrailles de la terre qui fit trembler les dalles de travertin. Ce n’était plus le chant mécanique des rames, mais le cri de la plèbe souterraine, un tumulte de gorges sèches et de fers entrechoqués.

Les clochards-augures ouvrirent la marche. Leurs silhouettes déguenillées, enveloppées de haillons de lin gris et de toiles de jute imprégnées de suie, émergeaient des bouches de ventilation comme des spectres arrachés au Tartare. Leurs yeux, voilés par la cataracte ou brûlés par l’éclat des arcs électriques, ne cherchaient plus la lumière ; ils suivaient le sillage de l’invisible. En tête, le vieux Septimus, dont la barbe tressée de fils de cuivre balayait son poitrail osseux, brandissait un sceptre fait d’un fémur humain ligoté à une barre de torsion. Il ne hurlait pas de mots, mais des litanies de malheur, des prophéties de rouille et de sang qui s’engouffraient dans les galeries comme un vent d’orage.

Derrière eux, la masse des ouvriers du rail avançait en phalanges compactes. C’étaient des hommes de cuir et de cambouis, les mains calleuses agrippées à des masses d’armes improvisées, des clefs à boulons de trois pieds de long et des pinces coupantes massives. Leurs visages, barbouillés de graisse noire en guise de peintures de guerre, ne reflétaient que la détermination froide de ceux qui n’ont plus de surface où remonter.

À la Station Terminus, sur la grande mezzanine de ciment pétrifié qui surplombait les

voies désormais muettes, les prétoriens de Cassan s'étaient déployés. Leurs cuirasses de bronze poli jetaient des reflets fauves sous la lueur vacillante des torches de résine. Ils formaient une muraille de boucliers rectangulaires, une tortue d'acier et de cuir rouge, verrouillant l'accès aux salles de contrôle du Sénat. Leurs pilums, pointes de fer trempé tournées vers le gouffre, attendaient la marée.

Le choc eut lieu au pied des grands escaliers mécaniques, ces marches de fer figées qui ressemblaient aux vertèbres d'un monstre déchu.

Les augures se jetèrent les premiers sur les pointes. Sans boucliers, sans armures, ils s'emparaient sur les lances des prétoriens pour offrir un pont de chair à ceux qui les suivaient. Le sang, chaud et sombre, commença à maculer le calcaire immaculé des marches. Un ouvrier colossal, les épaules larges comme un joug de bœuf, fit tournoyer une masse de forge et l'abattit sur le premier rang de la garde. Le bruit du bronze qui se brise et des os qui éclatent résonna sous la voûte, un craquement sec, définitif, qui couvrit un instant les clameurs.

— Pour le Rail ! Pour la Liberté des Ombres ! rugit la foule.

La mêlée devint un chaos de membres et de métal. Sur les mezzanines, l'air devint épais, saturé de l'odeur de l'ozone persistant, de la sueur rance et de l'effluve métallique du carnage. Les prétoriens, habitués à la discipline des cohortes, peinaient à maintenir leur rang face à cette furie désordonnée mais totale. Un centurion, reconnaissable à sa crête de crin de cheval teinte en pourpre, tentait de rallier ses hommes, son glaive fendant l'air en arcs précis, décapitant un malheureux dont la tête roula sur le ballast comme un fruit trop mûr.

Mais les révoltés étaient légion. Des femmes, les cheveux noués par des lanières de cuir de porc, jetaient des tessons de bouteilles et des boulons chauffés à blanc depuis les passerelles supérieures. Les augures, même mourants, s'accrochaient aux jambières des soldats, leurs doigts crochus cherchant les lanières des sandales pour

faire trébucher l'ordre.

Soudain, un cri plus aigu déchira le vacarme. Livia Alpha apparut sur la balustrade de la galerie des Signaux. Ses voiles de soie synthétique flottaient autour d'elle comme les ailes d'une divinité chthonienne. Elle tenait dans sa main une fiole de feu grégeois, ce mélange instable de naphte et de soufre que les alchimistes des tunnels distillaient dans le secret des alcôves. D'un geste lent, presque rituel, elle la brisa au centre du carré des prétoriens.

Une colonne de flammes vertes et rugissantes s'éleva, léchant le plafond de béton, transformant la mezzanine en un brasier d'enfer. Les cris des soldats brûlant vifs dans leurs armures de métal, qui devenaient des fours ardents, glacèrent le sang des plus braves. L'odeur de la chair rôtie se mêla à celle de la poussière de pierre.

La tortue se brisa.

Profitant de la brèche, les ouvriers s'engouffrèrent, gravissant les marches glissantes de sang. C'était une lutte de corps à corps, d'ongles et de dents. On se battait au surin, à la dague de fer doux, au tesson de verre. Un prétorien, acculé contre un distributeur de billets en fer forgé, tentait de parer les coups d'un vieil homme qui le frappait frénétiquement avec une chaîne de transmission. Le métal mordait la chair, chaque coup arrachant un lambeau de tunique, une parcelle de vie.

Au cœur de la tourmente, le sol lui-même semblait protester. Les vibrations des combats faisaient tomber des plaques de sédiments accumulés depuis des siècles sur les voûtes. Une pluie de poussière grise et de gravats s'abattait sur les combattants, les recouvrant d'une pellicule de cendre qui leur donnait l'air de statues antiques s'entredéchirant pour l'éternité.

Les augures commençaient à entonner un chant de victoire, une mélodie gutturale qui montait en puissance à mesure que les prétoriens reculaient vers les lourdes portes de

bronze du Sénat clandestin. Ces portes, ornées de bas-reliefs représentant la conquête des Gaules par le fer et le rail, étaient le dernier rempart de Cassan.

Un groupe d'ouvriers, maniant un rail de chemin de fer comme un bélier, s'élança. Ils étaient dix, vingt, portés par une rage que rien ne pouvait plus contenir. À chaque impact contre le bronze, un son de cloche funèbre ébranlait la station. \*Boom.\* Le métal gémissait. \*Boom.\* Les gonds de fer, forgés dans les fonderies de la Zone, commençaient à se tordre.

Le sang coulait désormais en ruisseaux dans les rigoles d'évacuation, rejoignant les eaux noires qui dormaient sous les voies. La Station Terminus, jadis symbole de la puissance immuable de Rome sous la terre, n'était plus qu'un abattoir à ciel fermé. Les corps s'entassaient sur les mezzanines, formant des tertres de chair où les vivants trébuchaient pour continuer à frapper.

Septimus, le vieil augure, s'effondra sur les marches, le poitrail percé d'un javelot. Dans son dernier souffle, il ne cria pas de douleur. Ses yeux laiteux se tournèrent vers la voûte obscure, là où les câbles de haute tension pendaient comme des lianes mortes. Il sourit, ses dents déchaussées brillant d'un éclat sinistre sous les reflets de l'incendie. Il voyait ce que les autres ne faisaient que pressentir : la fin d'un cycle, la chute de la Ville Éternelle dans les ténèbres qu'elle avait elle-même engendrées.

Un dernier coup de bélier, plus puissant que les autres, fit voler en éclats le verrou central des portes du Sénat. Le battant de gauche sortit de ses gonds avec un cri de métal supplicé et s'abattit sur le sol de marbre à l'intérieur de la salle, écrasant deux gardes qui tentaient de le retenir.

La marée humaine, portée par le désespoir et la soif de justice, s'engouffra dans le sanctuaire. Les prétoriens survivants, submergés, ne furent plus que des îlots de bronze sombrant dans un océan de haillons noirs. La bataille de la mezzanine s'achevait, mais le massacre ne faisait que commencer. Dans l'ombre des couloirs

menant aux bureaux de contrôle, les cris de terreur des sénateurs en toges de lin fin commençaient à répondre aux râles des mourants.

Rome grondait, non plus sous le ballast, mais dans le gosier de ses esclaves. Le Grand Incendie que Cassan avait projeté de déclencher par la foudre de Jupiter venait de naître d'une étincelle bien plus ancienne : la haine de ceux qui n'ont plus rien à perdre que leurs chaînes. Au milieu des décombres et de la fumée, la Station Terminus n'était plus une fin, mais le commencement d'un gouffre dont nul ne connaissait le fond.

# Chapitre 12

## Le Sacrifice de l'Aiguilleur

Le silence qui régnait au cœur de la cellule de foudre n'avait rien de la paix des sépultures ; c'était une tension vibrante, un hurlement retenu dans les entrailles du cuivre et du verre. Marcus Valerius franchit le seuil de l'adyton, là où les câbles de la section maîtresse s'entrelacent comme les membres d'une hydre captive. Ses caligae de cuir épais, ferrées de clous usés, crissaient sur le pavement de travertin jonché de débris de porcelaine isolante. L'air, saturé d'effluves de soufre et de graisse rance, pesait sur ses poumons comme un linceul de plomb.

Au centre de la nef circulaire, le Grand Alternateur, ce Jupiter-Volt forgé dans les forges obscures du Sénat, trônait tel un idole monstrueuse. Ses bobines de cuivre rouge, larges comme des fûts de chêne, luisaient d'un éclat fiévreux sous les arcs électriques qui dansaient entre les pôles de fer. Devant l'autel de contrôle, Cassan l'attendait. Le préfet n'avait plus rien de la superbe des jours de triomphe. Sa toge de lin fin, jadis d'une blancheur immaculée, était souillée de suie et de sang séché, et ses mains, crispées sur le levier de décharge, tremblaient d'une exaltation démente.

— Tu arrives trop tard, tribun, cracha Cassan, sa voix s'élevant au-dessus du bourdonnement cyclopéen de la machine. Le Troisième Rail est gorgé de la colère des cieux. Un seul geste, et la foudre courra le long des voies, purifiant chaque tunnel, chaque catacombe, chaque vermine qui rampe dans l'ombre de cette Rome souterraine. Le Grand Incendie ne sera pas une fin, mais un baptême de lumière !

Marcus ne répondit pas immédiatement. Il sentait la cicatrice qui barrait son front palpiter, souvenir de la Rame Disparue, de ce voyage au-delà du Styx dont il était revenu changé. Ses yeux, habitués aux ténèbres absolues des boyaux condamnés,

percevaient les flux d'énergie comme des veines d'or liquide irriguant l'obscurité. Il vit ce que Cassan, dans son aveuglement, ne pouvait distinguer : le cœur de Jupiter-Volt arrivait à saturation. La structure même de la station Terminus gémissait sous l'effort.

— Tu ne bâtis rien, Cassan, dit enfin Marcus, sa voix sourde résonnant contre les parois de granit. Tu ne fais que consumer ce qui reste d'espoir pour nourrir ton orgueil. Le peuple de l'ombre ne demande pas la foudre, il demande le pain et le droit de respirer sans la peur au ventre.

D'un mouvement brusque, le tribun écarta les pans de sa veste de chantier, révélant le plastron de bronze qui protégeait son torse. Le métal, martelé par des mains antiques, portait les stigmates de mille escarmouches. Il était le dernier rempart, l'ancre de chair et de cuivre dans cette tempête imminente.

Cassan hurla un blasphème et abaissa le levier.

Le rugissement qui suivit déchira la réalité. Un arc de lumière aveuglante, d'un bleu électrique si pur qu'il semblait blanc, jaillit de la bobine centrale. La foudre impériale, libérée de ses entraves, chercha un exutoire, une voie vers le réseau pour tout embraser. Marcus s'élança. Il ne chercha pas à atteindre Cassan, qui fut instantanément projeté contre le mur par l'onde de choc, sa toge s'enflammant comme du papyrus. Le tribun se jeta au centre du nexus, là où les câbles de dérivation convergeaient vers le Troisième Rail.

Il empoigna les deux conducteurs principaux de ses mains nues, ses doigts se refermant sur le métal brûlant avec la force du désespoir.

L'agonie fut immédiate, absolue. Le courant ne se contenta pas de traverser son corps ; il le revendiqua. Marcus devint le pont, le canal par lequel la foudre devait passer pour être détournée du réseau urbain vers la masse profonde de la terre. Sous le choc,

ses muscles se figèrent dans une tétanie de pierre. Il sentit le bronze de son plastron chauffer à blanc contre sa poitrine, la gravure de l'aigle impériale s'incrétant dans sa peau par le feu.

L'odeur de la chair roussie se mêla à celle de l'ozone. Dans son esprit, les images se bousculaient : les rames-esclaves dévalant les pentes de la Ligne 4, les visages hagards des plébéiens du ballast, le regard de Livia Alpha. Il était le Centurion du Rail, et son poste était ici, dans la fournaise, pour empêcher le déraillement du monde.

— Par les dieux de la pierre et du fer... grogna-t-il entre ses dents serrées, alors que ses globes oculaires semblaient vouloir fondre dans leurs orbites. Tu ne passeras pas.

Le flux était trop puissant. Marcus sentait ses os vibrer jusqu'à la fracture. La foudre cherchait à s'échapper, à regagner les rails pour porter la mort jusqu'aux quartiers de surface. Il devait offrir une résistance plus grande encore. Il inclina son corps, forçant le contact entre le plastron de bronze et le socle de fer de l'alternateur.

L'étincelle fut monumentale. Un éclair de génie et de douleur embrasa la salle, plus brillant que mille soleils souterrains. Le bronze, conducteur sacré, absorba l'essentiel de la décharge, agissant comme un paratonnerre vivant. Le métal commença à couler, des larmes de bronze liquide tombant sur le sol de marbre dans un sifflement sinistre. Marcus ne lâchait pas. Il était devenu une statue de feu, un Atlas supportant non pas le ciel, mais la fureur souterraine de Jupiter.

Le bourdonnement de la machine changea de ton, passant du rugissement au râle d'agonie. Les bobines de cuivre, surchargées, éclatèrent les unes après les autres dans une pluie d'étincelles rouges. La structure de Jupiter-Volt vacilla. Une explosion sourde ébranla les fondations de la station Terminus, propageant une onde de choc qui fit s'effondrer une partie de la voûte.

Puis, le silence revint. Un silence lourd, oppressant, seulement troublé par le crépitement de quelques incendies isolés et le goutte-à-goutte du métal en fusion.

Marcus Valerius était toujours debout, ou du moins ce qu'il en restait. Ses mains étaient soudées aux câbles, sa veste n'était plus que lambeaux carbonisés collés à une peau tannée par la foudre. Son plastron de bronze n'était plus qu'une plaque informe, soudée à sa chair et à la carcasse de la machine. Il respirait encore, chaque inspiration étant un sifflement de souffrance qui lui déchirait la gorge.

Il tourna la tête avec une lenteur infinie. Cassan gisait à quelques pas, le corps brisé, les yeux grands ouverts sur un plafond qu'il ne verrait plus jamais. Le préfet de Rome était mort dans l'ombre, victime de la lumière qu'il avait voulu déchaîner.

Au loin, dans les tunnels, le grondement de la foule se rapprochait. Les esclaves, les parias, les oubliés de la Ville Éternelle montaient vers le sanctuaire. Ils ne trouveraient pas un dieu de foudre, mais un homme de chair et de bronze qui avait tenu bon dans la tempête.

Marcus ferma les yeux. L'obscurité qui l'enveloppait maintenant n'était pas celle des tunnels morts, mais une paix noire, profonde comme les racines de la terre. Le Troisième Rail était froid. L'Empire pouvait bien s'effondrer, le Grand Incendie avait été étouffé dans le sang et le métal. Le tribun laissa sa tête retomber contre le cuivre calciné, sa tâche accomplie, alors que les premiers flambeaux des insurgés commençaient à lécher les murs de la salle de contrôle, transformant les débris de la station en un temple de poussière et de gloire amère.

# Chapitre 13

## Le Silence des Tunnels

La foudre s'était tue, laissant derrière elle un sillage d'ozone et de chair calcinée qui s'accrochait aux parois de travertin comme une suie grasse. Dans l'immense nef de la Station Terminus, là où les voûtes de béton rejoignaient les arcs de triomphe érodés par l'humidité des siècles, le silence n'était pas une absence de son, mais un poids. C'était le silence des carrières après l'éboulement, celui des temples dont les dieux ont fui, emportant avec eux le souffle des fidèles. Marcus Valerius restait immobile, assis sur un bloc de granit qui servait jadis de socle à une effigie de Mercure, aujourd'hui décapitée par le passage d'une rame-esclave. Son plastron de bronze, bosselé par les impacts et noirci par la fournaise, pesait sur sa poitrine comme le souvenir d'une faute. Sous sa veste de chantier, cette tunique de safran délavée qui marquait son rang de paria parmi les aiguilleurs, sa peau brûlait.

Il regarda ses mains. Elles étaient couvertes d'une mixture infâme de graisse de moteur et de sang séché. À ses pieds, le corps de Cassan, le Préfet de Rome, n'était plus qu'un amas de pourpre souillée et de vanité brisée. Le Colosse, cette machine infernale dont les engrenages de fer et les bobines de cuivre devaient déchaîner le Grand Incendie, n'était plus qu'une carcasse béante. La vapeur s'en échappait encore en longs sifflements agonisants, semblables aux râles d'une bête de cirque égorgée dans l'arène. L'Empire n'avait pas sombré. Les fondations de la Ville Éternelle, ancrées profondément sous le ballast et la boue de la Seine, avaient tremblé, mais elles tenaient encore. Le Sénat, tapi dans ses salles de contrôle climatisées derrière des écrans de quartz et des consoles de laiton, attendrait l'aube pour réclamer sa part de l'ordre retrouvé.

Marcus se leva avec la lenteur d'un homme dont chaque os porte le deuil d'une

bataille. Ses bottes de cuir ferrées crissaient sur les éclats de verre et les douilles de bronze. Au loin, dans le boyau obscur de la Ligne 4, des lueurs vacillantes apparurent. Ce n'étaient pas les phares d'un convoi, mais les flambeaux de poix et de résine portés par la cohorte des déshérités. Ils montaient des profondeurs, des catacombes où l'air est si rare qu'il faut le payer en prières, des ateliers de maintenance où l'on forge le destin de Rome à coups de marteau-pilon. Ils arrivaient, silhouettes de lin gris et de visages terreux, pour voir celui qui avait dompté la foudre.

Livia Alpha se tenait en tête de la procession. Sa silhouette filiforme semblait flotter au-dessus des rails, ses voiles de soie synthétique captant les reflets des dernières étincelles. Ses yeux, d'un bleu laiteux, ne voyaient pas la ruine de la salle de contrôle, mais les courants invisibles qui parcouraient encore les câbles de haute tension. Elle s'arrêta à quelques pas de Marcus, là où le sang de Cassan commençait à imbiber la poussière du ballast.

« Le Troisième Rail dort, Marcus », murmura-t-elle, sa voix résonnant contre les dalles de pierre avec la douceur d'un oracle. « Le souffle de Jupiter est rentré dans sa cage. Mais le fer reste froid. »

Marcus ne répondit pas immédiatement. Il ramassa son glaive, une lame courte et lourde dont la pointe était émoussée par le choc contre les blindages. Il l'essuya distraitement sur un pan de sa veste. L'Empire était sauf, mais à quel prix ? Les tunnels resteraient des cloaques de servitude, les rames continueraient de charrier leur cargaison de misère sous le regard indifférent des patriciens de la surface. Le Grand Incendie aurait tout purifié, tout réduit en cendres pour permettre une renaissance, mais Marcus avait choisi la vie, aussi médiocre et obscure fût-elle.

« L'incendie est éteint, Livia », dit-il enfin, sa voix rauque comme le frottement de deux meules. « Mais la fumée restera longtemps dans nos poumons. Cassan est mort, mais le Sénat cherchera un autre bourreau. Le Colosse sera réparé. On ne tue pas une machine, on ne fait que retarder son réveil. »

Il contourna le corps du Préfet sans un regard. Il se dirigea vers le bord du quai, là où l'obscurité reprenait ses droits. La foule des insurgés s'écarta devant lui, non pas par crainte, mais avec une déférence religieuse. Pour eux, il était le Centurion du Rail, celui qui était revenu du Styx, celui dont les yeux avaient contempilé le vide entre les mondes. Ils voulaient un roi, un libérateur qui porterait la couronne de fer et les guiderait vers la lumière du jour. Marcus, lui, ne désirait que l'ombre.

Il s'enfonça dans le tunnel, là où les parois de briques rouges transpiraient une humidité millénaire. Les bruits de la station — les cris de joie amère des esclaves, le cliquetis des outils, les ordres des nouveaux chefs de décurie — s'étouffèrent peu à peu. Ici, le monde n'était que vibration. Il sentait sous ses pieds le passage lointain d'une rame de fret, un battement de cœur sourd qui parcourait la croûte terrestre. C'était le pouls de Rome, cette bête de métal et de pierre qui ne s'arrêterait jamais de dévorer le temps.

Il marcha pendant des heures, guidé par cet instinct de rat de tunnel qu'il avait acquis dans les entrailles de la Rame Disparue. Il passa devant des sanctuaires improvisés où des bougies de suif brûlaient devant des effigies de saints protecteurs des mécaniciens. Il croisa des patrouilles de vigiles, des hommes aux yeux hagards qui ne le reconnurent pas sous son masque de crasse et de fatigue. Pour tous, il n'était qu'une ombre parmi les ombres, un spectre du rail retournant à son domaine.

Il atteignit enfin la zone des tunnels morts, là où les voies ne mènent plus nulle part, où les rails finissent par s'enfoncer dans le limon noir. C'était son sanctuaire, une ancienne salle de ventilation dont les pales de fer étaient bloquées depuis des décennies par la rouille. Il s'assit sur le sol froid, adossé à une paroi de béton brut. Le silence ici était absolu, seulement troublé par le goutte-à-goutte régulier d'une infiltration d'eau.

Il ferma les yeux. L'obscurité totale n'était plus une menace, mais une compagne. Il

revit le visage de Cassan au moment où le courant l'avait traversé, cette expression de surprise enfantine devant la puissance qu'il croyait contrôler. Il revit les yeux de Livia, chargés de prophéties qu'il refusait d'entendre. L'Empire ne s'était pas effondré. Rome gronderait encore sous le ballast, elle continuerait de broyer les destins dans ses engrenages, mais pour un temps, le feu avait été écarté.

Marcus Valerius, le tribun déchu, l'aiguilleur des âmes, devint le gardien de ce silence. Il ne serait ni le sauveur, ni le destructeur. Il serait la sentinelle tapie dans le noir, celui qui écoute le chant du métal et le murmure des câbles. Il savait que le Sénat finirait par envoyer d'autres centurions, que d'autres préfets ambitieux tenteraient de rallumer la mèche de la fin des temps. Mais il serait là, quelque part entre la Station Terminus et les gouffres sans nom, une présence invisible veillant sur ce qui restait d'humanité dans les boyaux de fer de la Ville Éternelle.

Le grondement de la cité au-dessus de sa tête n'était plus qu'un écho lointain, une rumeur de mer agitée perçue du fond d'une grotte. Marcus posa sa main sur le rail froid. Il ne vibrait pas. Pas encore. La paix était une trêve fragile, un intervalle entre deux cataclysmes. Dans cette nuit souterraine qui ne connaissait pas d'aube, il laissa sa tête retomber contre la pierre, et pour la première fois depuis des éons, le Centurion du Rail s'autorisa à ne plus rien attendre, sinon le souffle régulier de la terre qui respire sous le poids du monde.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Rome gronde sous le ballast"*

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)